

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RÉDIGÉ

PAR MM. ALBERT-MONTÉMONT, ANSART, J.-G. BARBIÉ DU BOCAGE,
BÉRARD, BOBLAYE, DAUSSY, D'AVEZAC, JOMARD, DE MON-
TROL, NOEL DES VERGERS, POULAIN ET WARDEN.

DEUXIÈME SÉRIE.

Tome VII.

N^o 39. — *Mars.*

PARIS.

CHEZ ARTHUS BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, 23.

1837.

*TABLEAU indicatif des jours de séance de la Commission
centrale pour l'année 1837.*

Janv.	Fév.	Mars.	Avril.	Mai.	Jun.	Juill.	Août.	Sept.	Octob.	Nov.	Déc.
6	5	3	7	3	2	7	4	1	6	5	4
20	17	17	21	19	16	21	18	15	20	17	18

Les séances s'ouvrent à 7 heures 1/2, rue de l'Université, n° 25.

EXTRAIT DU REGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ.

ART. 1^{er}. La Société est instituée pour concourir aux progrès de la Géographie; elle fait entreprendre des voyages dans des contrées inconnues, elle propose et décerne des prix, établit une correspondance avec les Sociétés savantes, les Voyageurs et les Géographes; publie des relations inédites ainsi que des ouvrages, et fait graver des cartes.

ART. 4. Les étrangers sont admis au même titre que les nationaux.

ART. 5. Pour être admis dans la Société, il faudra être présenté par deux membres, et reçu par la Commission centrale

ART. 6. Chaque membre de la Société souscrit pour une contribution annuelle de 50 fr. au moins par année, et donne en outre 25 fr. une fois payés, lors de la remise du diplôme. Il est censé s'être retiré, s'il n'a pas renouvelé sa souscription à l'époque de la dernière assemblée générale de chaque année: néanmoins, il peut être admis de nouveau dans la Société, en suivant les formes prescrites par l'article 3.

ART. 7. La Société tient ses séances à Paris; elle se réunit deux fois par an en assemblée générale, au mois de mars et au mois de novembre.

ART. 9. La Commission centrale s'assemble au moins deux fois par mois.

ART. 29. Tous les membres de la Société peuvent assister aux assemblées de la Commission centrale, et ils y ont voix consultative. Ils jouissent exclusivement de la bibliothèque et des collections que formera la Société.

ART. 50. Peuvent concourir pour les prix tous les membres de la Société, excepté ceux de la Commission centrale, ou ceux qui en auront fait partie à l'époque où les sujets de prix auront été proposés.

ART. 51 Les commerçants et les navigateurs, membres de la Société, qui voudront allier des recherches géographiques à leurs entreprises particulières, et recevoir des instructions de la Commission centrale, participeront de préférence aux encouragements que distribue la Société.

ART. 52. Les membres auront la faculté d'exposer, dans un local appartenant à la Société, les objets curieux qu'ils auront rapportés de leurs voyages, ainsi que les écrits et les cartes qu'ils auront rédigés. Ils jouiront également de la faculté de faire circuler, avec la correspondance de la Société, et d'après l'autorisation de la Commission centrale, l'annonce de leurs travaux.

ART. 6 SUPPLÉMENTAIRE. La Commission centrale aura la faculté de nommer, au-dehors du royaume, des Correspondants étrangers; la demande de ce titre doit être faite par écrit, et accompagnée d'un mémoire, carte ou ouvrage de géographie. Ces Correspondants seront assujettis au droit de diplôme. Le titre de Correspondant se perd quand on cesse, pendant deux années consécutives, d'entretenir des relations avec la Société.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MARS 1857.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

*ITINÉRAIRE des excursions faites par M. ADAM DE BAUVE
pour l'exploration des Guyanes. (Suite.)*

En arrivant sur l'Oyapoch, le 26 juin, j'y trouvai M. Leprieur, envoyé par M. le gouverneur de Cayenne pour des recherches d'histoire naturelle. Nous remontâmes ensemble la rivière, et fûmes nous établir aux sources du Rouapira, dans les cases que j'avais acquises dans mon précédent voyage. De là nous fîmes pendant plusieurs mois des excursions dans divers sens. Mais au mois d'avril, M. Leprieur, craignant de s'engager pendant l'hiver, dans des pays inconnus, avec des nègres inexpérimentés, me laissa partir seul pour descendre le Rouapira. Mon projet était de gagner les sources du Gouroupatouba pour descendre à Mon-

calegre, située à l'embouchure de cette rivière dans l'Amazone. M. Leprieur devait m'y rejoindre, mais il ne vint pas.

Le 4 avril, je me séparai de M. Leprieur. M. Brachet, naturaliste, consentit à m'accompagner. Nous avions avec nous quatre Indiens et trois nègres. Nous descendîmes le Rouapira; mais arrivés sur le Topipocko, des Indiens et des Tapouyes voulurent me forcer de retourner, disant qu'ils avaient les ordres les plus sévères pour empêcher les Français de pénétrer dans le pays. A force de patience et de sangfroid j'obtins de pouvoir continuer ma route jusqu'à l'embouchure du Carapanatouba, chez Joaquim Manoël, d'où je pris l'engagement d'écrire au commandant de Gouroupa.

En arrivant là je trouvai des colporteurs qui, ayant excité les Indiens Tomoconies, voulaient s'opposer à mon débarquement. Il fallut encore prendre patience. J'obtins cependant qu'un petit canot serait expédié à Gouroupa, avec une lettre dans laquelle je priai le commandant de vouloir bien donner les ordres nécessaires pour que je pusse continuer mon voyage.

Joaquim Manoël, revenu des mauvaises impressions qu'on lui avait données contre moi, me donna au bout de quelques jours des guides pour me conduire sur une rivière qui, peu éloignée des monts Sororoca, se jetait, disait-il, dans le Rio Gouroupatouba. Je laissai chez lui tous mes bagages, et accompagné de M. Brachet et des trois nègres, je partis pour vérifier la vérité de son assertion. Des lacs qu'il fallait cotoyer ou des marécages impraticables à franchir eurent bientôt lassé mes guides; au bout du second jour, entièrement découragés, ils me déclarèrent que, dans cette saison, il était impossible de gagner le point

que je voulais atteindre. M. Brachet était malade, et je ne me fis pas assez aux nègres pour continuer seul avec eux; force donc me fut de revenir sur mes pas. M. Brachet arriva exténué de fatigue chez J. Manoël, et le 22 avril j'eus le chagrin de le voir mourir.

Pour mettre à profit le temps qui devait s'écouler jusqu'au retour du courrier expédié, je fis de nouvelles tentatives pour gagner Gouroupatouba; mais elles furent infructueuses; tout l'intérieur était inondé. José Antonio de l'Oyapoch qui m'avait accompagné me demanda à s'en retourner; je ne pouvais le retenir. Je le chargeai de lettres pour le gouverneur de Cayenne, et pour M. Leprieur. Je fis une reconnaissance jusqu'aux sources du Carapanatouba, et par terre je parvins jusque sur les rives de l'Avawari, d'où j'aurais pu aussi par terre gagner l'Oyapock dans la saison sèche. L'hiver, les chemins sont impraticables; j'en savais quelque chose.

Toutes ces courses employèrent mon temps jusqu'à la fin de juin, époque à laquelle arriva enfin la réponse du commandant de Gouroupa. Elle était aussi satisfaisante que je pouvais le désirer; il donnait ordre à J. Manoël de me fournir des guides pour aller où bon me semblerait.

Manoël, influencé par un homme de couleur, spéculateur de salsepareille, refusa de me donner des guides intelligents; je fus obligé d'engager quelques Indiens de bonne volonté, mais inexpérimentés, et avec les trois nègres et deux Indiens d'Oyapock qui voulurent venir avec moi, je descendis la rivière pour me rendre à Gouroupa.

Aucune des rivières connues par les dangers que peuvent présenter leur navigation n'offre rien qui

puisse même approcher de l'aspect à la fois horrible et majestueux des cataractes du Jarry. J'ai vu depuis des rivières célèbres par leurs chutes, et j'y ai même perdu des embarcations ; mais je n'y éprouvais pas ce saisissement involontaire auquel je fus presque continuellement en proie, jusqu'au jour où je faillis être victime de l'impéritie de mes guides. Déjà nous étions parvenus à franchir les principaux obstacles ; les rapides les plus dangereux étaient passés, m'assuraient-ils ; déjà, moins sur leurs gardes, ils me faisaient presque partager leur sécurité, lorsque, arrivant sur le bord d'un rapide, le pilote se laissa aller au courant, et le canot fut mis en pièces en un clin d'œil. Tout l'équipage périt sauf un nègre, et je ne dus mon salut qu'à un canot de Tapouyes qui vint à mon secours. Ces Tapouyes retournaient à Garoupa ; ils me donnèrent passage d'assez mauvaise grâce.

La rivière se resserre, et coule pendant deux jours entre deux remparts de roches élevées et découpées en formes les plus bizarres. Naviguant toujours avec la plus grande rapidité, les Indiens me débarquèrent à Garoupa, le 24 juillet. Les habitants m'accueillirent comme un pauvre naufragé, et me firent les offres les plus obligeantes. J'en partis le 27, et le 15 août, j'arrivai à Belem (Para).

Mon naufrage me fut d'autant plus pénible, qu'outre mes marchandises et mes effets, je perdus de nombreuses collections d'objets d'histoire naturelle, et tous mes papiers, contenant des notes de mes premiers voyages, et toutes les observations que j'avais pu faire. Je mis dix-huit jours pour me rendre de Garoupa à Para : je fus accueilli par M. Crouan, vice-consul de France dans cette ville ; mais il n'avait

pas su vivre en bonne intelligence avec les autorités brésiliennes, et comme c'était à elles que je devais m'adresser pour la réalisation de mes projets, je cessai bientôt mes relations avec lui. Je trouvai chez M. José Joaquim Machado d'Oliveira, gouverneur de la province, tout l'accueil et la protection que je pouvais désirer. Il m'offrit tous les instruments dont il pouvait disposer pour remplacer ceux que j'avais perdus, et mit à ma disposition tous les documents qui se trouvaient dans les Archives de la province, relatifs aux voyages que je voulais entreprendre; il m'apprit qu'à diverses époques les Portugais avaient tenté, sans jamais y réussir, d'exécuter le voyage que je venais de terminer d'une manière si malencontreuse.

Malheureusement, tous ces instruments étaient hors de service, excepté un théodolite et deux énormes baromètres dont je n'aurais pu tirer aucun service.

Je quittai Para le 1^{er} septembre. M. Machado me remit un ordre pour les autorités des villes de l'intérieur, et une recommandation particulière adressée à tous les juges de paix, dont les fonctions répondent à celles des maires de France, mais avec des attributions plus étendues. Je remontai l'Amazone dans un canot que j'avais acheté à Para. A l'exception de quelques habitations où se fabrique l'eau-de-vie de cannes à sucre, les habitants des bords du fleuve ne s'occupent que de l'extraction du caout-chouc et de la culture du manioc. Dans un grand nombre de criques se trouvent de grandes plantations de cacao et de café. Des forêts de palmistes couvrent les bords de la rivière; mais en certains endroits, ses plages, ravagées par les ouragans, si fréquents sur les grands fleuves, ne présentent que la nudité et l'image de la destruction.

J'arrivai à Gouroupa le 20 septembre. Jusqu'à cette ville on ne rencontre sur la rive droite que deux petites villes, Sainte-Anna et Brebis. La ville de Gouroupa était naguère considérable, mais elle fut brûlée à la fin de l'année 1852. La manière de construire les maisons en bois et terre fait que, lorsqu'un incendie se manifeste, il ne reste rien de la ville. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un poste composé de six soldats, commandé par un lieutenant. Je tombai malade le lendemain de mon arrivée, et ne pus reprendre ma route que le 1^{er} décembre.

A environ quatre lieues de Gouroupa, et sur la même rive, est située la petite ville de Corrasède sur un plateau élevé. Les habitants, tous mulâtres ou Tapouyes, s'occupent de la pêche. Ils font sécher le poisson et le réduisent en poudre; cette préparation, appelée Piracouï, fait la base de la nourriture du peuple. On s'en sert en jetant sur quelques cuillerées un pot d'eau bouillante; cela suffit pour nourrir plusieurs personnes. Des savanes, qui sont à peu de distance de Corrasède, nourrissent quelques vaches maigres, animaux de luxe, et qu'on ne vend jamais. Presque en face, se trouve Villavinha, joli bourg près duquel sont situées de grandes cultures de café et de cacao. Sur la même rive, et environ à six lieues plus haut, on arrive à Espalende, autre bourg considérable; on y élève des bestiaux; on y cultive le sucre et le café, et on y fabrique des cordages et des tissus communs en coton. A douze lieues au-dessus de Gouroupa est l'embouchure du Cingou (Xingu), grande rivière qui n'a pas encore été explorée; il s'y trouve quelques bourgs habités par des Tapouyes et des gens de couleur qui s'occupent de l'extraction de la salsepareille, et de la culture du ma-

nioc et du tabac. Cette rivière communique , dit-on , avec le Tapjoz. o Presque en face de l'embouchure du Cingou est située Boa-Vista. Aucune de ces villes ne n'est indiquée sur les cartes non plus qu'Almeyrine , un peu au dessous de la rivière Parou. De cette dernière ville jusqu'à Montéalègre , l'horizon est borné sur la rive gauche du fleuve par des montagnes , dont la plus remarquable est celle de la Serra de Velha-Pobre , remarquable par sa hauteur et sa nudité. La base de cette montagne vient jusqu'au fleuve où elle présente un rempart de roches à pic , contre lequel les barques viennent se briser dans les fréquents ouragants qui désolent ces régions. D'un des points les plus élevés de la Serra , on aperçoit Montéalègre , et plus loin les montagnes du Jarry.

Tous les environs sont habités à une grande distance , ainsi que les diverses criques et la rivière de Jutahi qui sort des contre-forts de la Serra. Les savanes qui s'étendent jusqu'au pied de la montagne nourrissent une grande quantité de bétail. Au-dessus de Velha-Pobre est située la nouvelle ville d'Oreteyro , jadis établie sur le Rio-Ouroubouquare , et dont les habitants sont venus fonder une nouvelle ville sur les bords de l'Amazone. De ce point jusqu'à Montéalègre , le fleuve est parsemé d'îlots , dont il serait difficile de sortir sans un pilote.

J'arrivai le 17 décembre à Montéalègre. Cette ville est assez peuplée , et renferme des maisons élégantes ; mais elle est mal située pour le commerce , car elle est séparée de la rive du fleuve par une demi-lieue de sables arides , qu'il faut traverser avant de gravir une côte escarpée , sur le haut de laquelle la ville se trouve placée. Elle est entourée de lacs poissonneux et de

vastes prairies couvertes de bétail, source de la richesse des habitants. A deux lieues, sur les derrières de la ville, commence un vaste amphithéâtre de montagnes, prolongement de Velha-Pobre, et qui bornent l'horizon du nord au sud. Je fis une excursion de trois jours dans ces montagnes appelées Wéréré et Paytouné. Sur les roches les plus élevées de Wévéré, on voit des figures bizarres d'animaux et d'arbres, qui semblent aussi fraîches que si on venait de les peindre avec du rocou; ce ne sont que des accidents de la pierre. Les jésuites ont autrefois exploité des mines d'or dans ces montagnes. On n'a pas pu les retrouver jusqu'à présent. Nous revînmes un peu au-dessus de Montéalègre par le Rio-Curna-Mirim, que je ne vois indiqué sur aucune carte, et qui est cependant assez remarquable : ses eaux sont salées en été, et dans les plus grandes crues, elles sont encore saumâtres et imbuables; les petites criques qui s'y jettent ont de l'eau douce. Dans les plaines arides qui bordent cette rivière, on trouve beaucoup de réglisse qu'on exploite pour l'envoyer à Para. Le 27, je quittai Montéalègre, où j'ai reçu l'accueil le plus amical des autorités et des habitants.

On va ordinairement en deux jours de Montéalègre à Santarem, situé sur l'autre rive du fleuve; mais le temps était si mauvais que je ne pus traverser que le 1^{er} janvier. La ville est à l'embouchure du Tapojoz, et sur la rive droite de cette rivière. Je ne voulais m'y arrêter que pour changer d'équipage; mais il me fut impossible de me procurer des rameurs, parce que les Indiens commencent leurs fêtes le 25 décembre, et ne les terminent que vers le 10 janvier. Pendant ces jours privilégiés, on ne peut obtenir d'eux aucun travail. Santarem, qui prend aussi le nom de Tapojoz, d'après

la rivière à l'embouchure de laquelle elle est bâtie , est l'entrepôt de commerce du Haut-Amazone et du Rio-Negro.

Dans cette ville, comme dans toutes celles de l'Amazone, on ne trouve ni médecins, ni chirurgiens, et les habitants, dont un grand nombre sont atteints du *mal rouge* (1), n'ont de ressource que dans le remède de Leroy, qui a pénétré dans les endroits les plus éloignés de la province, et dont les flacons se vendent un prix exorbitant.

Je quittai Tapojcz le 14 janvier, muni de lettres de recommandation que me donnèrent le juge de paix et le receveur-général, pour leurs amis du Haut-Amazone, et pour divers habitants du lac de Villafranca que je désirais visiter. Six lieues au-dessus de Santarem, mais sur la rive opposée de l'Amazone, est la petite ville d'Alémquer, dans le Rio-Suraby. Cinq lieues plus haut, sur la rive droite, on entre par une vaste embouchure dans le lac Epaoussou ou lac de Villafranca : c'est le lac Arapujo des cartes. Il a plus de vingt lieues de long, et communique avec l'Amazone par plusieurs bouches. On y fait une pêche considérable, dont le produit était autrefois un revenu du trésor; aujourd'hui elle est libre, et fournit de poisson salé ou séché tout le Bas-Amazone. Les lamentins et les tortues y abondent. Des bestiaux superbes couvrent les savanes qui bordent le lac, et ses rives garnies de joncs et de riz sauvage sont l'asile d'une immense quantité d'oiseaux. A environ douze lieues de la grande bouche, appelée *Encovi-Pirang* (terre rouge), prenant l'anse appelée de Sainte-Anna, on arrive sur les bords du Rio-Preto de

(1) E-pièce de lèpre.

l'autre côté duquel est située la jolie petite ville de Villafrañca. Placée à proximité de trois grandes rivières, et de lacs d'une grande étendue, cette ville est appelée par sa position à devenir un jour une cité considérable ; son voisinage de ces immenses cours d'eau l'expose quelquefois à des inondations. En 1770, il y eut 4 pieds d'eau dans les rues. Le café et le cacao sont cultivés en grande abondance dans tous les environs.

Je regagnai le lac pour aller visiter le capitaine Rège, pour lequel j'avais une lettre de recommandation. Le but de ma visite était d'avoir des renseignements sur le Rio des Trombétas, que je voulais remonter pour gagner par terre un affluent de l'Essequibo. Je savais que sous la domination des Portugais, une expédition avait remonté cette rivière, et était arrivée chez des Indiens, où ils trouvèrent des armes et des outils de fabrique hollandaise. Ces Indiens, qui reçurent très bien les Portugais, les assurèrent que les blancs avec lesquels ils trafiquaient étaient peu éloignés. Au lieu de saisir cette occasion et de pousser plus loin, le commandant de l'expédition crut prudent de s'en revenir et de borner là sa course. Je tiens ces détails d'un vieillard que j'ai trouvé chez M. Rège, et qui avait fait partie de l'expédition.

M. Rège désirait lui-même remonter cette rivière, qu'il avait déjà visitée ; mais une chose nous arrêtait pour entreprendre ce voyage, qui devait durer au moins deux ou trois mois ; c'était le manque de *couac* (farine de manioc). On ne pouvait s'en procurer qu'à un prix très élevé ; 25 francs une mesure qui coûtait 1 franc 50 centimes dans les temps ordinaires. Cette famine était due à deux causes : la sécheresse dans quelques parties, et le défaut de culture de la part des

Indiens du Bas-Amazone, qui, étant déclarés libres par la révolution, se crurent autorisés à ne plus rien faire, même pour se procurer de la nourriture, se reposant sur la charité publique.

Le manque de farine de manioc ne pouvait pas me faire renoncer à mon dessein; sachant que je pourrais m'en procurer dans la rivière de Mawhès, je quittai Encoui-Pirang le 14 février, et continuai à remonter le fleuve.

Le 15, j'arrivai à la nuit chez le capitaine Fonséca, auquel j'étais recommandé. Son habitation, qui est considérable, est située en face de la petite ville de Pauxis, autrefois Obydos. Je traversai le fleuve le 16. Les maisons de Pauxis sont fort jolies; mais l'emplacement de la ville a été mal choisi. Le juge de paix me témoigna le plus vif désir de me voir entreprendre le voyage de la rivière Trombetas.

Le 17, je quittai Obydos, et fus coucher à l'embouchure d'une crique nommée *garapé-de-balaio*, qui communique avec le lac d'Epaussou. Un peu au-dessus est la ville de Jurouty sur le lac du même nom, et sur la rive droite de l'Amazone.

Le 18, en remontant toujours, j'aperçus la *Serra dos Paratintis*. A cet endroit, et pendant un espace de quatre à cinq lieues au-dessus, le fleuve est rempli d'ilots et d'écueils très dangereux.

Le 20, j'arrivai à Tupinambarana, autrefois *Villanova da Rainha*. On y arrive par deux passes, qui toutes deux rejoignent le Rio-Mawhès. Les embarcations qui remontent ou descendent le fleuve sont visitées ici. Une nouvelle ville s'établit sur une des passes (Foro d'Andira), aux dépens de l'ancienne ville.

Le 21, je faillis me perdre par un de ces coups de

vents si fréquents sur l'Amazone, et appelés *trevoudas*. Le 22 et le 23, pluie continuelle. Je passai devant beaucoup de *foros* communiquant à des lacs.

Le 26, les terres, qui depuis l'embouchure de la passe sont basses et inondées, s'élèvent brusquement. A midi, j'arrive à l'embouchure du Rio-Mawhès, dont les eaux noires contrastent avec la couleur jaunâtre de celles de l'Amazone. De l'embouchure on aperçoit la ville de Luzcia, située à une portée de canon. J'y fus reçu par le vicaire-général, J.-P. Pacheco, qui remplissait momentanément les fonctions de juge-de-paix.

Quand le vent est favorable, on va en six ou sept jours d'Obydos à Rio des Mawhès. Luzcia est bâtie sans symétrie; la plupart des habitants sont *Mawhès* et *Mundroucous*; deux races d'Indiens qui commencent à se civiliser. Un grand nombre de Portugais y étaient établis; mais en 1833, ils formèrent le projet de s'emparer de la ville, et de massacrer les Brésiliens. Ceux-ci ayant découvert le complot les prévinrent.

Le 28, je commençai à remonter le Rio-Mawhès; les bords en sont élevés, et le courant peu sensible. Les nombreuses habitations des Mawhès civilisés qui se voient des deux côtés sont bien cultivées, plantées en café et en guarana, liane, dont le suc épais est un grand objet de commerce dans tout le Brésil.

Le 1^{er} mars, je couchai à l'embouchure du Guaranatouba, affluent de la rive droite, habité par une tribu considérable de Mawhès, qui n'ont jamais voulu s'astreindre à la moindre apparence de civilisation, et méprisent ceux qui s'y soumettent.

Un peu au-dessus de cette rivière, on trouve le premier village de Mundroucous. Cette nation est venue

s'établir dans ces parages depuis peu d'années ; ils diffèrent complètement des Mawhès par la forme et par les mœurs. Ces derniers sont tous vêtus , hommes et femmes ; les autres , au contraire , sont complètement nus ; ils ne couvrent que le membre viril avec une écorce de tawéré , qui le contient en forme d'étui. Ils se peignent en noir avec le suc de *genipa* ; ils ont en général la face très large , des pommettes proéminentes , et depuis les tempes la tête se rétrécit , et se termine en une pointe arrondie. Les yeux sont grands et brunâtres , le nez gros sans être épaté. Les hommes ont la barbe fournie et la poitrine velue ; mais les femmes sont entièrement glabres , soit naturellement , soit au moyen de quelque préparation épilatoire. Le gros de cette nation est établi dans les vastes savanes situées entre le Tapojoz et le Madeira. Ils sont très belliqueux , et chaque village a son corps-de-garde où un certain nombre d'entre eux veille jour et nuit.

Je remontai le Mawhès jusqu'au , 6 sans pouvoir acheter plus de douze paniers de farine. La disette du Bas-Amazone avait fait arriver beaucoup de spéculateurs qui avaient tout acheté. Le point où je m'arrêtai est la rivière Amana-Parana (rivière de la pluie) , affluent de la rive droite. En effet , pendant deux jours j'y fus retenu par des pluies continuelles ; je me décidai à redescendre , et le 13 j'arrivai à Luzcia.

Je devais aller rejoindre M. Rège , pour faire avec lui l'expédition de la rivière Trombetas ; il m'attendait au lac d'Epaoussou ; mon pilote me proposa d'entrer par le lac de Jurouty , m'assurant qu'il communiquait avec le premier. Il se trompa de chemin , et après avoir erré huit jours de lac en lac , nous vinrent aboutir au point d'où nous étions partis. On

ne peut se figurer les souffrances d'un pareil voyage ; les rives inondées ne permettaient pas de prendre terre, et les nuées de mousquites pendant la nuit et de taons pendant le jour, ne nous laissaient pas un moment de repos. Enfin, j'arrivai le 23 à Obydos, la figure et le corps enflés, et avec une fièvre violente ; j'y restai jusqu'au 29, et le 4 avril j'arrivai chez M. Rège. Il s'empressa de faire ses dispositions, et le 10 nous remontâmes le lac jusqu'à la passe de Mourouatouba, qui débouche vis-à-vis Rio das Trombetas où nous entrâmes le 14, sans toucher à Obydos. Outre le capitaine Rège, j'étais accompagné par son cousin, Vincente de Miranda. Douze Indiens et huit nègres composaient l'équipage de trois canots. Nous devions prendre des guides dans la rivière.

Le 15, nous arrivâmes à *Sapuenta*, affluent de la rive droite. Là nous primes pour guide un mulâtre qui m'avait été recommandé ; mais sa jactance ne m'inspira pas beaucoup de confiance. Le 18, nous atteignons Aschipica, chez Manoël de Carmo, capitaine d'Indiens civilisés. Il m'assura que souvent il voyait descendre des débris de canots et des rames.

Le 20, nous couchons à l'embouchure du lac Carimou, chez M. Choveck. Il avait eu pendant un an chez lui un Indien de nation aroaqui ; il était descendu par l'*Aripecou*, affluent de la rive gauche, et où sa nation était établie et avait des relations avec des blancs.

Le 21, nous entrâmes dans Aripecou. Cette rivière n'est d'abord qu'une suite de lacs ; elle devient ensuite très étroite, et se subdivise en une multitude de branches. La pluie ne cessait pas ; nous avançons peu, et les guides enfin nous déclarèrent qu'habituellement à remon-

ter cette rivière dans l'été, ils ne reconnaissaient plus leur route. M. Rège venait de tomber malade : il fallut redescendre. Je le laissai à Carimou, et remontant Las Trombetas, j'arrivai le 30 au pied du premier rapide situé à environ vingt-cinq lieues de l'embouchure. M. Vincente de Mironda continua de m'accompagner; mais nos guides montraient le plus grand découragement.

Du 1^{er} mai au 3, nous naviguons dans des eaux tranquilles et sans rapides; favorisés par le vent, nous fîmes environ vingt-quatre lieues dans ces trois jours. Les bords de la rivière sont élevés, et de la rive gauche on aperçoit de hautes montagnes à une grande distance.

Le 4, en franchissant une chute considérable, le câble qui retenait le canot chargé de nos provisions se rompit, et toute la farine fut perdue par l'eau qui entra. Le soir, les Indiens désertèrent avec ce même canot, et je restai avec Mironda et six nègres. Il devenait impossible de continuer; je redescendis la rivière; M. Rège, plus malade, était retourné chez lui; mais malgré la proposition qu'il me faisait par écrit d'attendre son rétablissement pour recommencer une autre expédition, je retournai à Obydos où j'arrivai le 12 pour prendre un pilote. J'étais déterminé à remonter le Rio-Branco, pour de là me porter sur l'Essequebo. Je laissai M. Mironda à Obydos, et partis le 14. La rivière de Trombetas mérite cependant d'être explorée. Ses richesses minérales et végétales ne sont inférieures à aucune de celles de ces riches régions.

La première ville au-dessus d'Obydos, et sur la même rive de l'Amazone, est Saro, à l'embouchure du Jamandas, un peu au-dessus sous les *bareiras* de Ca-

rawacou; le fleuve est couvert d'îles jusqu'à Olyve, maintenant Saraca; les violents courants occasionnés par ces îles sont très dangereux, même pour les grandes embarcations.

J'arrivai le 18 à Saraca, situé à environ deux lieues au-dessus de la rivière Watuma, qui est habitée par les Indiens bariquis ou aroaquis. Un habitant de la ville a remonté cette rivière il y a quelques années par ordre du gouvernement : il a remonté pendant plus d'un mois; il paraît que cette rivière prend sa source dans des hauteurs qui s'étendent de l'est à l'ouest. Ses bords sont peu habités. D'après ces renseignements, je crus inutile de tenter le voyage. La ville de Saraca est située sur une hauteur; on y fabrique du tabac, et il s'y fait une pêche considérable. Mais on n'y trouve point les pétrifications dont on m'avait parlé à Para. De Saruca à Serpa, aujourd'hui Itakouativa, la rive gauche de l'Amazone est garnie d'habitations où on cultive principalement le tabac. La ville est située sur une hauteur au-dessus d'un courant dangereux. Le nom indien de cette ville signifie pierres gravées. En effet, on me dit qu'il y avait au débarcadère plusieurs pierres qui représentent des hiéroglyphes : comme elles se trouvaient recouvertes par les grandes eaux, je n'ai pu m'assurer si c'était une disposition de la pierre ou un travail de main d'homme. Au-dessus de Serpa est situé le village d'Amatary, habité par des Indiens mouras, dont le gros de la nation est établi sur le Rio-Modeira. D'Amatary jusqu'à l'embouchure du Rio-Négro les courants sont violents, et une suite de bancs rendent ce passage très dangereux.

Le 26, j'arrivai à l'embouchure du Rio-Négro. Ici l'Amazone prend le nom de Solimaoes. Les roches qui

obstruent la rivière avaient fait donner le nom de Barra à la ville située à trois lieues en remontant; elle porte maintenant le nom de Manau à cause des Indiens de ce nom qui habitaient autrefois ces parages. Le Rio dos Manau est un peu au-dessous de la ville où j'arrivai le soir. Elle est bien située et bien bâtie. On y voit de belles maisons et deux églises richement ornées; elle est traversée par la crique Piripity, que l'on passe sur un pont en bois. C'est le siège des autorités supérieures de la province de Rio-Négré. La population est industrielle et active; mais les autorités, mal affermies, laissent tout dépérir entre leurs mains.

Je trouvai dans cette ville le docteur J. Natterer, naturaliste commissionné par l'empereur d'Autriche. Depuis dix-huit ans il parcourt le Brésil, et comme son gouvernement lui fournit des sommes considérables, il fait des collections très précieuses dans toutes les branches de l'histoire naturelle.

Après quelques explorations dans les environs de Manau, et notamment au bourg de Tharaumas, pour voir les anciennes sculptures des Indiens de ce nom, qui se sont retirés depuis long-temps sur l'Essequibo, je quittai cette ville le 15 juin pour remonter le Rio-Négré.

Les rives du Rio-Négré ont un aspect plus agréable que celles de l'Amazone; la verdure des arbres est plus variée, le paysage est plus frais. Un grand nombre d'habitants cultive la salsepareille. Après quarante lieues de navigation j'arrive au bourg d'Aërao, habité par de grands propriétaires de plantations de café et de cacao, et aussi par des gens de sang mêlé, descendant d'Indiens Aroaquis, Boriquis et Manaus; cette dernière nation est presque éteinte. Ayrao ou Airam est

situé sur la rive droite de la rivière ; en face, débouche le Wacryia ; les ouragans ont détruit une partie du village.

A douze lieues plus loin, et sur la même rive, on trouve la petite ville de Moura. L'industrie des habitants, tous de sang mêlé, est la fabrication des câbles et des cordages avec les filaments des pétioles du palmier, *py-allaba*, très abondant dans le pays. On n'emploie que ces cordages dans toute la navigation de l'Amazone et de ses affluents.

Presque en face de Moura est située la grande embouchure du Rio-Bianco, et neuf lieues plus haut en face de Carroeiro, est une seconde embouchure de la même rivière nommée Amajaou ; mais ce n'est pas une rivière particulière comme l'indiquent les cartes. Cette embouchure n'est accessible que l'hiver, et aux embarcations moyennes seulement. C'est ce qu'on appelle dans le pays un *gappo* (marécage). On navigue au milieu de la forêt. Un Indien debout à la proue du canot coupe avec un sabre les lianes et les herbes qui s'opposent au passage. C'est une vaste inondation.

J'arrivai le 29 juin à Carroeiro par un vent violent. Les habitants ont la même origine et les mêmes occupations que ceux de Moura. Je m'étais déterminé à venir chercher cette embouchure du Rio-Bianco à cause des accidents fréquents qui arrivent dans l'autre par la rapidité du courant et les violents coups de vent que l'on éprouve dans cette passe.

Le 30, nous entrâmes dans l'embouchure, naviguant dans la forêt inondée, au milieu de poissons de très grande taille, tels que lamentins, et une espèce de marsouin appelé dans le pays *botès* ou *pyra-youwar*.

Beaucoup de lacs communiquent avec cette inondation : celui d'Ikéron-Enne est remarquable par le grand nombre de tortues qu'il contient.

Jusqu'au 5 juillet, nous navigâmes dans un véritable labyrinthe, où il devint presque impossible de se servir de la boussole. Nous entrâmes enfin dans le lit de la rivière, et parvînmes le même jour à Santa-Maria, bourg habité par des Indiens Aturays, à peu près civilisés. Au-dessus de ce point, le courant devint si violent que les efforts de nos rameurs ne suffisaient plus, et souvent nous reculions. Il fallut avoir recours à de longues perches armées de crocs, pour saisir les branches et les lianes qui bordent la rive, au risque de faire sombrer le canot par la violence du courant. Quelquefois la rivière s'échappe dans les terres. Les petites embarcations profitent de ces inondations partielles, et peuvent ainsi échapper aux dangers des rapides de Mawary, de Mocawassou et Arassa. Quelques petites criques, celles d'Icatu, par exemple, et beaucoup d'autres, permettent de naviguer parmi les arbres, et d'éviter le courant. On en est quitte pour des morsures de fourmis, dont les nids tombent dans le canot, et la persécution des maringouins.

Le 21, j'arrivai à Carno, village peu considérable, à quarante lieues de l'embouchure, naviguant presque continuellement à travers la forêt pour éviter les courants. Les habitants de ce village sont d'origine Aturays et de métis provenant de Portugais et d'indigènes. Les bords inondés du fleuve sont remplis de palmiers et de yucas. La direction depuis Santa-Maria est E.-N.-E. Un peu au-dessus de Carno, on trouve le rapide de Ouri-Ounamada, et plus haut de grandes îles.

Caratérimave est le premier affluent de la rive gauche du Rio-Bianco, à huit lieues de Carno. Cette rivière est habitée par les Paunianes, nation qui n'a aucune communication avec les blancs, et qui trafique par l'intermédiaire des Wapitchaves, autre nation établie aux sources de la même rivière.

A peu de distance, sur la même rive, on trouve la crique Iniwini. Un grand nombre d'îles qui augmentent la force du courant, et de fréquents ouragans rendent la navigation du Bianco fort pénible. Le Wannahou est un affluent de la même rive, son cours est considérable, et ses sources ne sont pas éloignées du Rio de Trombetas, avec lequel s'établit une communication dans les hautes eaux. Les Aroaques remontent indifféremment l'une ou l'autre de ces rivières pour aller chez eux.

Ce n'est qu'à cinquante lieues de l'embouchure de la rivière, et après avoir reçu le Jarani et l'Alacouri sur la rive droite que l'on commence à apercevoir des montagnes à l'horizon; on distingue entr'autres le pic de Tapir Apecou (langue de bœuf).

Les criques et les lacs se multiplient. Le 20 juillet, on commence à s'apercevoir de la baisse des eaux, et on voit un grand nombre de tortues s'approcher du rivage, pour y déposer leurs œufs dès que la terre pourra les recevoir.

Pour éviter les grandes cataractes, mon pilote me proposa d'entrer dans une passe qu'il appelle Amatari, dont l'embouchure est à quatre lieues au-dessous des chutes. Je savais que nous serions dévorés par les insectes : le jour, les *piums*, la nuit, les *morossocos*, et à la pointe du jour les *macas*, tous insectes tipulaires, dont l'aiguillon pénètre dans les vêtements les plus

épais; mais je préférerais ces souffrances, afin de soulager mes Indiens qui auraient fini par m'abandonner.

Après deux jours de navigation dans cette passe, située sur la rive gauche de la rivière, nous apercevons les montagnes de Caraumane. Le troisième jour nous entrons dans un labyrinthe d'ilots qui nous dérobe la vue des grandes chutes qu'il nous aurait fallu dix à douze jours pour remonter directement.

Au-dessus des chutes on aperçoit des débris de quelques missions détruites; les deux bords du fleuve s'exhaussent, et on aperçoit de grandes chaînes de montagnes. A quinze lieues au-dessus des cataractes, le Rio-Bianco reçoit la rivière Mocajahy sur la rive droite, et en face le Garapé ou crique Teiou (Lézard) qui sort de la montagne de Caraumane.

Au-dessus du Mocajahy commencent d'immenses savanes remplies de nombreux troupeaux. On longe pendant deux jours les contre-forts de la montagne, puis on atteint l'embouchure du Cawomé à six lieues du Mocajahy et sur la même rive. Le lendemain, 29 juillet, après une forte journée, j'arrivai au fort Saint-Joaquim, situé au confluent du Tacoulou.

Le fort Saint-Joaquim est un grand bâtiment carré long, bâti en pierres tirées de la rivière; une douzaine de canons de divers calibres, placés sur une terrasse de plein pied avec le premier étage en forment la défense. Une quinzaine de soldats en composent la garnison. Elle était plus considérable quand les Portugais craignaient les incursions des Espagnols. En effet, la frontière des deux pays n'est guère qu'à vingt-cinq lieues du fort, et en remontant le *Carony*, un des affluents de l'Orénoque, les Espagnols auraient pu facilement amener des forces sur ce point, et s'établir

sur le Rio-Bianco, ce qu'ils ont tenté de faire plusieurs fois. Le fort fait face à la montagne de Caraumane, qui semble à la distance d'un jet de pierre, mais qu'il faut cinq heures de course à cheval pour atteindre. On aperçoit sur la gauche, et à une très grande distance, la grande chaîne de Canocouane.

La farine de manioc (couac) manquait au fort; apprenant que je pourrais m'en procurer chez les Wapichanes, Indiens habitant un affluent du Cawomi, que nous avons laissé six lieues plus bas, je résolus d'y aller; j'avais besoin moi-même de provisions pour continuer ma route. Laisant au fort ma famille et mes Indiens fatigués, je redescendis la rivière le lendemain avec un équipage frais que m'avait donné le commandant, et le 1^{er} août, j'entrai dans le Cawomi, affluent de la rive droite du Rio-Bianco. Cette rivière coule au milieu des savanes, presque parallèlement au Rio-Bianco, et contourne ensuite la Serra de Mouroupou, dans le voisinage de laquelle elle prend sa source.

Après quinze lieues, le Cawomi se dirige sur la montagne de Mouroupou, et reçoit sur la rive droite le Whuauwhau, crique beaucoup plus profonde que la rivière : ses eaux, parfaitement claires, laissent voir les pierres du fond.

A environ trois lieues, en remontant, commencent les habitations des Wapichanes. J'arrivai le 5 au village qu'habitait le chef. Ces Indiens sont de haute taille, bien pris, fortement constitués, et plus noirs que ne le sont les Indiens des forêts de l'intérieur; ils paraissent doux et obligeants; leurs cases sont très proprement tenues. Ils se servent d'arcs et de sarbacanes (esgravatanes). Je reparlerai de ces Indiens

dont j'ai trouvé des tribus dans d'autres parages. Les sources du Mocajahy ne sont pas éloignées de ce point, et proches de celles du Rio-Caratérimane, toutes deux habitées par les Paunianes.

Je trouvai beaucoup de farine à acheter; ayant chargé mes canots, j'étais de retour le 8 au fort Saint-Joaquim.

Parmi les Indiens qui fréquentaient le fort, je découvris un Galibi qui, parti très jeune d'Angostura sur le bas Orénoque, vivait depuis plusieurs années avec diverses nations indiennes. Je ne pouvais trouver un meilleur guide; je l'engageai; il avait été baptisé, et se nommait Lourenço.

Je fis tuer plusieurs bœufs pour en préparer la chair, soit en la salant, soit en la boucanant, et le 11 je quittai le fort en compagnie d'un gros d'Indiens qui voulaient émigrer sur l'Orénoque, pour échapper à la vengeance de quelques voisins plus forts qu'eux. A une journée au-dessus de la forteresse, la rivière est couverte de bancs de sable et de rochers; son cours est généralement S.-S.-E. et S.-S.-O.

Malgré la multiplicité des barrages, nous remontions rapidement. La baisse des eaux permettait aux Indiens de transporter à bras leurs légères embarcations d'écorce. Mon canot était plus difficile à manier; mais comme tout le monde s'employait à le pousser et à le hâler, il occasionna peu de retard.

Nous arrivâmes le 17 août à un village de nos guides dans l'Urariquaire, à environ quarante lieues du fort Saint-Joaquim. Toute la tribu émigrerait. Pendant les préparatifs du départ, qui devaient durer quelques jours, Lourenço m'engagea à l'accompagner, pour aller pêcher à quelques lieues de là en enivrant le

poisson. Il voulait aller aux sources du Parimi. Nous remontâmes environ vingt lieues, et laissant nos canots, nous prîmes notre direction à travers les savanes, sur une cordillère située dans l'E. Après cinq heures de marche, nous vîmes le Parimi. Il était très étroit, et son cours tellement rapide que les canots ne peuvent le remonter. Bientôt nous arrivâmes à une mare située au pied de la montagne, qui conservait des lagunes assez profondes. Là nous trouvâmes du poisson en telle abondance, qu'en deux jours nous en eûmes plus que les hommes ne pouvaient en emporter. Il est probable que dans la saison des pluies, le marais dans lequel le Parimi prend sa source peut présenter une surface d'environ une lieue de long sur moitié de largeur. C'est là le fameux lac *Parime*, sur les bords duquel des palais, construits de l'or que l'on retirait du lac, avaient fait donner au pays le nom d'*el-Dorado*. Ces contes des romanciers espagnols passent encore pour des vérités au Brésil; et il n'y a pas vingt ans qu'un commandant du fort Saint-Joaquim, soupçonné d'avoir recueilli dans ce lac une immense quantité d'or, fut *exécuté* par ordre du gouverneur-général de la province.

Au moyen d'un portage de quelques jours à travers le Serra, on communique du lac Parime aux sources du Caroni, qui débouche dans le bas Orénoque.

Le 24, nous étions de retour au village des Indiens.

Le 26, nous nous remettons en route, et remontons la rivière Urariquaire encore deux jours. Une partie des Indiens nous avait précédés, devant faire par terre le trajet jusqu'à l'Orénoque; les autres se portèrent aux sources du Mahon. L'horizon est borné de toutes

parts par des montagnes; les plus élevées paraissent se diriger de l'E. au S.-E. Nous laissons nos embarcations sur la rive droite du fleuve, et nous nous dirigeons au S.-O.; d'abord les deux premières journées à travers les savanes, continuellement coupées de collines assez élevées, et ensuite à travers la forêt. Bientôt, d'après les nombreux détours que faisaient nos guides, il devint impossible de relever la route à la boussole.

Après cinq jours d'une marche pénible, gravissant des montagnes pour retomber dans des pinotières inondées l'hiver, Lourenço me prévint que nous allions arriver sur le Garapé Tuaïa, où nous construirions nos canots avec l'écorce des warigwas, qui y abondent.

En effet, nous construisons nos canots, et après un jour de navigation sur le *Tuaïa*, nous entrons dans l'Orénoque le 2 septembre. A cette hauteur, le fleuve, resserré entre des bords escarpés, roule avec fracas sur des barrages élevés; les eaux décroissaient à vue d'œil. Route E.-S.-E.

Quelques uns de nos Indiens Pouroucoutous nous avaient quittés pour continuer leur route par terre. Nous nous trouvions encore au nombre de trente-trois, y compris ma femme et mon fis âgé de trois mois, mon beau-frère, quatre nègres m'appartenant, et cinq Indiens Aturays qui m'avaient suivi. Le tout entassé dans trois grands canots et un petit canot de pêche. Je m'estimais à quarante ou cinquante lieues de Esmeralde; depuis deux jours nous descendions l'Orénoque, qui n'a guère ici qu'une largeur de 300 pieds, et contenu entre des bords assez élevés. Ces deux premiers jours nous ne démarrâmes qu'à neuf ou dix heures du matin; la brume épaisse qui borde ces pa-

rages ne permet pas de distinguer les objets à vingt-cinq pas.

Cependant, le troisième jour, Lourenço, pilote de mon canot, et qui prétendait connaître parfaitement les dangers du fleuve, s'entêta à partir à six heures du matin; vainement je lui représentai que la brume empêchait de voir les défilés des rapides, il me répondit que ce ne serait que vers midi que nous trouverions une chute, et qu'on halerait les canots à terre; il fallut céder.

Nous naviguâmes sans accident jusqu'à neuf heures; alors un bruit affreux se fit entendre devant nous. Ceci est une chute, m'écriai-je; mettons à terre. Lourenço haussa les épaules; mais bientôt nous fûmes entraînés par un courant tellement violent, qu'il ne fut plus possible d'accoster; et tout-à-coup, la brume se dissipant comme se lève le rideau d'une salle de spectacle, nous laisse apercevoir un précipice au-dessous de nous. C'était la chute que nous ne devions atteindre qu'à midi.

Nos quatre canots tombèrent pêle-mêle de plus de 25 pieds de haut. Ces canots d'écorce, bondissant sur les roches de granit, furent rejetés à moitié brisés dans le canal.

Conservant ma présence d'esprit, je n'eus que le temps de dire à ma femme, qui tenait son enfant: « Saisissez-moi aux cheveux. » Après une lutte prolongée contre le tourbillon dont je ne pouvais sortir, et par un dernier effort, je m'élançai sur la vase où je tombai évanoui. Il était plus de midi lorsque j'ouvris les yeux. Je cherchais machinalement à me lever, et je ne pouvais me débarrasser d'un corps froid que je sentais sur ma poitrine. C'était ma femme! Je la croyais

morte : elle n'était qu'évanouie ; mais lorsque je l'eus rappelée à la vie ainsi que son enfant, je fus saisi d'un désespoir violent en considérant notre position, seuls, au milieu des déserts, sans provisions, sans armes pour nous en procurer. J'enviai un moment le sort des malheureux Indiens dont je voyais les cadavres brisés sur les rochers. Après une nuit passée sans sommeil, dévorés par les insectes, de la morsure desquels rien ne nous défendait, nous nous mîmes en marche le lendemain, en suivant le cours du fleuve, et à neuf heures nous découvrîmes des nids d'œufs de tortue. Non loin de là je reconnus le corps de mon beau-frère ; il n'était qu'évanoui de faiblesse.

Enfin, je retrouvai trois des cinq Indiens Aturays, dont l'un d'eux, âgé de treize ans, est avec moi à Paris. Ayant rallié ces individus, je retournai sur mes pas ; nous rentrâmes dans les montagnes, nous dirigeant dans le N. et le N.-E. par l'estimation du cours du soleil. Nous eûmes à passer un grand nombre de criques et de rivières, nous nourrissant de petites tortues de terre, que l'on trouve assez fréquemment, d'œufs d'oiseaux, de poisson, de miel, et quelquefois de l'abdomen d'une grande espèce de fourmis appelée Saüba. Quand nous ne trouvions rien, nous étions obligés de nous lester l'estomac avec une espèce de glaise dont les Indiens usent dans ce cas assez généralement. Nous fûmes onze jours sans rencontrer d'habitations ; mais sur un des points culminants de la cordillère, nous trouvâmes un village d'Indiens Jémécos, qui nous reçurent très bien. Nous passâmes successivement sur le territoire des Indiens Teyas aux sources du Mahon, des Galligues, des Mahounings, des Mapous, Wapichanes, etc., etc. Enfin, j'arrivai aux

sources de la Pirara, affluent du Mahon, où je trouvai un village de Macusis au lieu du lac Amacou indiqué sur les cartes, et de là je gagnai le fort Saint-Joaquim, où j'arrivai le 15 décembre, trois mois et dix jours après mon naufrage.

Malgré le besoin que j'avais de me reposer, moi et ma famille, je me remis en route cinq jours après; je voulais reconnaître le pays aux environs de l'établissement des Macusis dont je viens de parler. En effet, après avoir poussé des reconnaissances jusque près des sources de l'Essequibo, je traversai les savanes, et atteignis le Rypumary, un des affluents de ce fleuve.

En peu de jours j'arrivai au premier poste anglais; on m'y donna les moyens de me rendre à Georgetown, où je fus accueilli avec enthousiasme. De Georgetown, je gagnai Surinam, d'où remontant la rivière de Commerwine, j'atteignis le Maroni au moyen d'un portage. Mon intention était, en remontant le Maroni, de rallier l'Oyapock. Je demeurai près de quatre mois à négocier avec les Buchs nègres, qui résistèrent aux ordres du gouverneur hollandais en s'opposant à mon passage; je fus obligé de me rejeter sur la Guyane française, et je revins à Cayenne.

Mon naufrage sur l'Orénoque m'a non seulement fait perdre des valeurs considérables, que ma femme possédait en bijoux, mes instruments; mais aussi toutes mes collections, où j'avais des objets très précieux. Heureusement que mes notes furent sauvées comme par miracle; elles étaient renfermées dans une boîte de ferblanc que je ne quittais jamais, pas même la nuit pour me mettre dans mon hamac.

C'est à l'aide de ces notes, et des mémoires que j'ai

adressés de différents points à M. le gouverneur de Cayenne, que je pourrai faire une relation détaillée de mon voyage.

NOTICE sur les ruines de Bargylia, par M. E. DE CADALVÈNE.

Après quelques jours perdus en relâches forcées dans plusieurs des admirables ports dont sont semées les côtes du golfe d'Assem Kalessi, nous parvînmes enfin à atteindre celui de Guverdjinlik, situé sur la côte sud, à moitié environ de la profondeur du golfe. Un bassin ou plutôt un lac de plus de trois lieues de profondeur, fermé à tous les vents par quelques îlots couverts d'une végétation vigoureuse et variée, et dans lequel mille bâtimens pourraient mouiller en sûreté, tel est le port de Guverdjinlik, aujourd'hui désert et fréquenté seulement de loin en loin par quelques navires qui viennent y charger du bois de chauffage pour l'Égypte.

Des ruines de quais rasés à fleur d'eau, et quelques autres débris, restent encore là comme pour attester une ancienne prospérité; mais dès long-temps le commerce a oublié la route de Guverdjinlik. Les forêts d'oliviers sauvages et de caroubiers, qui occupent toutes les collines d'alentour, arrivent jusqu'au rivage, et un khaféné à demi ruiné bâti au fond du port à côté d'une petite source, est la seule habitation qui ait succédé dans ces lieux aux antiques demeures. Près de ce khaféné, qui divise en deux parties égales l'espace de quatorze lieues environ qui sépare les deux villes de Boudroum (Halycarnasse) et de Mélassa (Mylassus), passe le che-

min ou plutôt le sentier qui les réunit, et les caravanes ont coutume d'y faire une courte halte.

Le 5 décembre 1833, nous avons enfin réussi à nous procurer des chevaux, et nous pûmes nous mettre en route pour Mylasse. Après avoir marché pendant plus de trois quarts d'heure au milieu des collines qui entourent le port, nous employâmes le même temps à traverser une belle plaine coupée par un fort ruisseau. Nous nous dirigeons vers le N.-E. à notre gauche; à un quart de lieue de distance, la plaine était bordée par des marais salants de plus d'une lieue de longueur, qui communiquaient avec la mer par leur extrémité N.; au-delà s'élevaient de nouvelles collines boisées.

Bientôt, à une prairie que nous venions de passer, succéda un terrain couvert de broussailles; à la droite du chemin s'élevaient quelques roches schisteuses dans l'une desquelles étaient taillés cinq gradins demi-circulaires semblables à ceux d'un théâtre, dont ils différaient seulement par leurs dimensions extrêmement petites. Le dernier gradin n'avait que 0^m,75 de diamètre.

Quelques minutes au-delà, près d'un khaféné isolé où nous nous arrêtâmes, de belles pièces de marbre blanc richement travaillées gisaient éparses sur le sol, et tout indiquait le voisinage d'une ville antique. Nous explorâmes long-temps mais en vain les environs; nous aperçûmes bien encore plusieurs colonnes doriques d'un fort beau travail et quelques pilastres du même ordre; mais ils avaient été employés à une reconstruction d'époque chrétienne, et nous ne découvrîmes aucune trace des monuments auxquels ils avaient primitivement appartenu. Notre guide nous pressait, et il fallut reprendre la route de Mylasse.

Le 12 décembre, nous étions éloignés de Guverdjinlik d'une lieue environ vers le N., quand, au sortir des bois où nous étions occupés à chasser, nous aperçûmes au fond d'une petite anse un misérable hameau détruit pendant la révolution grecque, et que ses anciens habitants commençaient à relever de ses ruines. Ils étaient alors occupés de la reconstruction de l'église, et ils employaient pour ce travail quelques colonnes, des chapiteaux et des pièces de marbre évidemment antiques. Ces débris avaient été tirés de grandes ruines qu'ils nous signalèrent à deux lieues de là environ vers l'E., et nous convinmes qu'ils nous y accompagneraient le lendemain. Nous passâmes la nuit sous les toits de feuillage que ces pauvres gens avaient élevés en attendant que leurs habitations fussent terminées, et nous écoutâmes avec attendrissement l'histoire lamentable de leurs longues souffrances.

Le 13, dès la pointe du jour, nous prîmes le chemin des ruines. Pendant une heure nous marchâmes encore vers le N. pour tourner l'extrémité des marais salants que nous avions aperçus dans notre voyage à Mylasse, et nous dirigeant au bout de ce temps droit à l'E., nous atteignîmes bientôt l'extrémité d'une presqu'île bornée au N. par la mer, au S. par les marais salants, et à l'E. par le large canal qui les réunit. C'est à l'angle que ce canal forme avec les marais, à moins d'une demi-lieue du khaféné, près duquel nous avons aperçu des marbres antiques, qu'on rencontre sur la croupe de quelques collines peu élevées les ruines d'une ville importante qu'à sa position exactement indiquée sur la carte de d'Anville, nous reconnûmes pour l'antique Bargylia. On sait que les Cariens attribuaient la fondation de leur ville à Bellérophon, qui lui avait donné ce

nom en mémoire d'un de ses compagnons, Bargylus, tué par le cheval Pégase.

Après avoir successivement passé une citerne du moyen âge, puis des restes d'aqueducs, et des ruines moins déterminées, on arrive à un petit théâtre orné de grandes colonnes corinthiennes de marbre blanc. Ce théâtre se compose de douze gradins : le dessus est de 80 centimètres, leur hauteur de 40 et 17 de surplomb. On y remarque trois escaliers de dégagement de 0,^m 79 de large. Il y a deux marches par gradins. Les premiers escaliers sont terminés par des griffes de lion ; le diamètre intérieur du dernier gradin est de 12^m, 60. Un souterrain de trois côtés rectangulaires était pratiqué sous le théâtre. Au-devant s'élevait un portique corinthien. La base inférieure des chapiteaux est de 0^m, 90. Les chapiteaux n'ont que deux rangs de feuilles, et la partie supérieure de la corbeille n'est pas cannelée.

Près de là, grand et magnifique temple corinthien ruiné. A droite, un autre petit temple également corinthien et ruiné. Quantité de superbes colonnes sont éparses sur le sol. Un peu plus loin, grand théâtre avec les restes du *proscenium*. De grandes voûtes régnaient au-dessous comme au petit théâtre. En tournant à droite, on arrive aux ruines d'un superbe temple dorique. On distingue sur une partie de la frise une inscription dégradée et indéchiffrable.

Non loin de ce monument, vaste fort du moyen âge, contenant des débris de divers ordres. Parmi des ruines doriques, nous distinguons une inscription mutilée et sans intérêt.

Au-dessous, débris mêlés de divers édifices du moyen âge, construits avec des fragments antiques ; inscrip-

tions grecques, chrétiennes. Nous remarquons des encadrements de portes formés de trois pièces de marbre, et un mur de plus de 20 pieds de longueur sur neuf pieds de hauteur, construit avec de superbes colonnes cannelées placées en travers. Un peu plus loin, restes de murs très antiques; puis, débris d'un petit temple. Dans les broussailles, portes et colonnes, et restes d'une église; plus loin, nouveaux débris de grands murs; au-dedans de l'enceinte, vaste édifice reconstruit de débris antiques.

Enfin, au loin on découvre la nécropole, où l'on compte une centaine de sarcophages parfaitement conservés.

Nous passâmes toute la journée à explorer les ruines, et à prendre les mesures des principaux monuments. Malgré l'insalubrité du lieu, nous nous proposions d'y passer la nuit pour l'explorer encore le lendemain et y faire des fouilles; mais un exprès, expédié par notre capitaine, nous força à retourner en toute hâte à Guvenjinlik, d'où nous partîmes pour l'Égypte le 14 décembre.

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE. — *Observations faites par M. WASHINGTON IRWING sur la nouvelle théorie de M. MARTIN NAVARRETE à l'égard du premier point du Nouveau-Monde où débarqua l'amiral Colomb, communiquées à la Société de géographie, par M. FRANCIS LAVALLÉE, vice-consul de France.*

Jusqu'à présent on avait supposé que le premier point de débarquement de Colomb, en Amérique, était une des îles de Bahama, appelée aujourd'hui

San-Salvador, et connue aussi sous le nom de l'île *del Sato*. Mais M. Navarrete, directeur du dépôt hydrographique de Madrid, dans la préface de son ouvrage intitulé : *Colleccion de Viages y descubrimientos de los Espanoles*, récemment publié, s'est efforcé de prouver que ce premier débarquement se fit dans les îles *Turcas*, qui appartiennent au même groupe, et qui sont situées à peu près à cent lieues de distance (de vingt au degré) au S.-E. de *San-Salvador*. Cette discordance a appelé notre attention, et désirant nous assurer de la vérité, nous avons examiné scrupuleusement l'opinion de M. Navarrete, la comparant avec le Journal même de l'amiral, joint à l'ouvrage que nous commentons, et aux observations des autres écrivains qui ont résidé dans ces îles.

Colomb dit clairement que son premier point de contact avec le Nouveau-Monde fut l'île de *Guanahani*, qu'il nomma *San-Salvador*, Il la décrit comme une île grande, belle, couverte de bois, abondante en fruits, avec beaucoup de sources, et un grand lac au centre. Un peuple nombreux l'habitait. Il navigua pendant long-temps, longeant ses côtes qui couraient au N.-N.-E., et fut alors visité plusieurs fois par les naturels.

Certes, une pareille description ne s'accorde guère avec l'île *del Turco*, qui n'est qu'un flot stérile, couvert de sable et de rocs, et n'a que deux lieues du nord-au sud. Elle est entièrement privée de bois, de tout arbre indigène, de sources, et encore aujourd'hui l'eau que boivent les habitants est celle de la pluie, qu'ils ramassent et conservent dans des espèces de citernes. Au lieu de lac, on y trouve diverses lagunes d'eau salée d'où on tire le sel, unique production de l'île. On ne peut y aborder ni du côté de l'E. ni du côté N.-E., à

cause des récifs qui Tes bordent. Les deux uniques ports sont deux petites baies : l'une à l'O. d'où les navires sortent quand il règne des vents autres que ceux du N.-E. , car la nature des côtes, extrêmement escarpées , oblige les marins à s'approcher beaucoup de terre pour y trouver quelque abri ; et au moment d'appareiller, quand le vent de terre cesse, les petits bâtimens sont souvent exposés à se jeter contre les rochers ou à échouer sur les bancs, à cause du ressac violent qui y règne presque toujours. L'autre baie appelée *il Nido del Halcon* (le nid du faucon), est l'unique embarcadère du sud, encore plus dangereux.

L'île se refuse à tout genre de culture, et nourrit à peine quelques chevaux et quelques chèvres. Les habitans sont obligés d'apporter du dehors tous leurs comestibles, si on excepte le poisson et le coquillage qui y sont très abondans, et qui servent de principale nourriture aux esclaves employés dans les salines. Toutes les ressources de l'île dépendent de celles-ci, et des débris de naufrages qui sont fréquents dans ces parages; de manière que cette île ne peut être habitée dans l'état sauvage, vu qu'alors, privés du commerce, les hommes étaient réduits à vivre des productions indigènes des pays qu'ils habitaient. Observons en outre à l'appui de ces remarques, qu'au départ de *Guana-hani*, Colomb fut un instant incertain sur le choix du point où il se dirigerait, entre le grand nombre d'îles qu'il apercevait, tandis que de l'île *del Turco* il n'y a de terre visible que les deux îlots qui sont au sud, et qui avec elle forment le groupe qu'on appelle îles *Turques*.

Le Journal de Colomb se tait sur l'aire de vent

qu'il suivit, en laissant *Guanahani* pour aller à la *Conception*; mais il parle de la distance qui était de cinq lieues, des courants qui étaient contraires. La distance de l'île *Turque* au *Grand-Caïco* que suppose M. de Navarrete être la *Conception* de Colomb, est près du double, et comme entre ces îles le courant va à l'O.-N.-O., il aurait été favorable à la traversée de l'île *Turque* au *Grand-Caïco*. De la *Conception*, Colomb se dirigea vers une île qu'il distingua à l'ouest, à neuf lieues de distance, et qu'il appela *Fernandina*. M. de Navarrete croit que celle-ci serait la *Petite-Inague*, éloignée pas moins de vingt-deux lieues du *Grand-Caïco*; et en outre, pour arriver à cette dernière, il dut passer très près de trois autres îles, toutes plus considérables que l'île *Turque*, et qui ne sont point mentionnées dans ledit Journal. L'amiral dit que *Fernandina* court du N.-O. au S.-E., et qu'elle a vingt-huit lieues, quand la *Petite-Inague* n'a que quatre lieues dans sa plus grande longueur, et court au S.-O. En un mot, la description de *Fernandina* ne s'accorde en rien avec celle de la *Petite-Inague*.

De *Fernandina*, Colomb navigua sur la *Isabela*, réputée *Grande-Inague* par M. de Navarrete. Quand cette dernière se trouve au S.-O. de la *Petite-Inague*, rhumb qui s'écarte de 90° de celui que suivit ce navigateur. Bien plus; celui-ci dit dans son Journal du 20 novembre que *Guanahani* est à huit lieues de la *Isabela*, tandis que l'île *Turque* se trouve à trente-cinq lieues de la *Grande-Inague*.

En partant de la *Isabela*, Colomb gouverna à l'O.-S.-O., vers Cuba, et dans ce voyage il rencontra les îles *Arenas*. Cette aire de vent de la *Grande-Inague* devait le conduire précisément sur la côte de Cuba,

aux environs du port de *Nipe*, et non, comme le suppose M. de Navarrete, aux ilots qui se trouvent situés au sud de *los Jumentos* gisant à l'O.-N.-O. d'Inague; rhumb qui diffère de 45° de la route que suivirent les navires de l'expédition.

Après avoir navigué plusieurs jours en vue des côtes de la *grande île* (Cuba), Colomb se trouva le 14 décembre dans la mer de *Nuestra Señora*, et au milieu de tant d'îles, qu'il lui fut impossible d'en fixer le nombre, tandis que M. Navarrete le place à la hauteur du cap de Moa, où il n'existe qu'une seule petite île, éloignée de plus de cinquante lieues de tout groupe auquel on pourrait appliquer la description remarquable de Colomb. Ce célèbre navigateur veut nous faire entendre, par ses calculs, que Guanahani est séparée de *Puerto-Principe* par une distance de quarante-cinq lieues, quand l'île Turque se trouve à 240 milles du point où M. de Navarrete place *Puerto-Principe*.

Colomb, en laissant Cuba, observe qu'il avait parcouru cent vingt lieues de côtes; et si nous retranchons vingt lieues pour les sinuosités de sa route, nous aurons encore cent lieues, et non soixante-dix, comme le suppose M. de Navarrete.

L'auteur continue l'explication du Journal de Colomb pour prouver que la route qu'il suivit est la même que celle tracée sur sa carte, et termine ainsi son analyse, pénétré qu'une opinion de cette classe, accréditée depuis des siècles, ne doit pas être altérée avec légèreté.

Nous n'avons point poussé plus loin nos observations, vu l'identité qu'on remarque entre les noms que donne Colomb à plusieurs des points visités, et ceux qu'ils conservent encore aujourd'hui, convaincu

d'ailleurs que la tradition doit être d'un grand poids et très respectable dans ces sortes de matières. Nous avons offert une démonstration géométrique , à notre avis concluante, afin que le monde puisse conserver son ancienne et héréditaire croyance, *que l'île appelée San-Salvador est le premier point du Nouveau-Monde visité par Colomb.*

NOTICE géographique sur l'île de Pinos, communiquée à la Société de géographie de Paris, par M. FRANCIS LAVALLÉE, vice-consul de France, servant d'Appendice à son mémoire historique, géographique et statistique sur l'île de Cuba.

L'île de Pinos, appelée primitivement de l'Évangéliste par Christophe Colomb, est située (d'après les travaux géodésiques de M. Helvétius Lanier) entre les $21^{\circ} 27' 15''$ et $21^{\circ} 58' 17''$ de latitude boréale et les $76^{\circ} 11' 11''$ et les $76^{\circ} 52' 6''$ de longitude occidentale de Cadix (ou entre les $84^{\circ} 48' 56''$ et les $85^{\circ} 29' 51'$ de longitude, comptée du méridien de Paris); sa périmétrie totale est de 68 lieues provinciales, de 5,000 *varas* ou de $26 \frac{1}{4}$ au degré, qui est celle dont nous nous servons dans cette notice.

La superficie totale de l'île est de $117 \frac{1}{2}$ lieues carrées (614, 34 milles maritimes); 74 pour la partie nord, et $43 \frac{1}{2}$ pour celle du sud.

La plus grande étendue est de la pointe de l'est jusqu'au cap *Francès*, $16 \frac{2}{3}$ lieues; et du nord au sud, sous le méridien de $76^{\circ} 30'$ (longitude de Cadix) $12 \frac{2}{3}$ lieues. Sa plus courte distance de l'île de Cuba,

est de la pointe de *los Barcos* jusqu'à celle de *Palacios*, distants $10 \frac{3}{4}$ lieues au N.-O.

Cette île a 76 lieues de côtes presque partout inabordable, à cause des écueils qui l'entourent. En outre une large ceinture de mangliers submergés en rendent les approches inaccessibles et la protègent mieux que tous les ouvrages de l'art. Elle est divisée en douze portions presque incommunicables par un terrain marécageux qui le traverse du nord au sud, appelé par les habitants *Ciénaga*, et formé par le dépôt des eaux des diverses rivières qui s'y jettent.

La partie du nord vis-à-vis la côte de Cuba, a 74 lieues carrées. Son sol est plus élevé que celui de la partie sud, et contient plusieurs montagnes : le *Canada*, *Daguilla*, *Sierra-Caballos*, *Sierra-de-Casas*, et plusieurs autres monts isolés d'une forme conique et très pittoresque. Ces diverses hauteurs donnent naissance à plusieurs rivières qui fertilisent le pays. Le terrain en général est fertile et couvert d'épaisses forêts ; les savanes sont semées de pins (*pinus*?) et de palmes, et produit naturellement un excellent pâturage.

La partie du sud est peu propre à la culture ; depuis le port *Francès* jusqu'à la pointe de l'est, elle est couverte de rochers, de lagunes et de précipices qui la rendent quasi impénétrable. Cependant elle produit toutes espèces de bois utiles tels que l'acajou, l'ébène, le cèdre, le *bois de fer*, etc. ; mais il est presque impossible de les exploiter, vu les difficultés qu'offre l'aspérité du terrain.

Le port le plus beau est celui appelé *Francès*, dans la partie sud. Sur la côte du nord on distingue les embouchures des rivières *Sierra-de-Casas*, *las Nuevas* et *Santa-Fé* pour le cabotage ; celle de *Santa-Fé* est la

plus fréquentée et sert à l'extraction des bestiaux et des bois de construction et de teinture.

L'air y est sain, les eaux excellentes. On y trouve plusieurs sources minérales. On y jouit d'une atmosphère sereine et moins sujette aux variations subites de température que l'île de Cuba.

Cette île est peuplée de chevaux, taureaux, cochons et chiens sauvages. Les serpents y sont peu ou point dangereux. Elle abonde en oiseaux les plus variés ; ses rivières sont et ses côtes très poissonneuses. On y trouve la tortue de terre et de mer ; parmi ces dernières on remarque le *Carey*, qui donne une écaille très estimée. Les bois renferment beaucoup d'arbustes et de plantes médicinales, et beaucoup d'autres arbres dont l'écorce et la feuille sont précieuses pour tanner ; principalement le *peralejo* (*malpighia-murella*). Elle possède des carrières de marbre, de jaspe, de cristal de roche et d'autres productions minérales non moins utiles. D'après les essais qui ont été faits, on a la certitude que ses terrains sont propres à tout genre de culture ; elle produit le tabac d'aussi bonne qualité que celui de la Havane.

Comme il a été dit, l'île possède plusieurs rivières ; les seules navigables sont : *Santa-Fé*, *Sierra-de-Casas* et *las Nuevas*. Cette dernière, dont le cours est nord et sud, depuis son point de jonction avec les petites rivières *Piedras* et *Callejon*, est la plus considérable ; cependant elle ne sert que pour les petites embarcations, à cause de la barre, qui laisse à peine quatre pieds d'eau à son embouchure.

La rivière de *Sierra-Casas* court au N. N.-E, jusqu'à sa jonction avec le ruisseau de *las Animas*, ensuite au nord jusqu'à la mer. Elle est navigable une lieue et le

serait pour les grands bâtiments, si, en face de son entrée, on pouvait détruire la barre qui n'a que cinq pieds d'eau. Sa largeur à l'entrée n'est pas moins de 420 pieds, et en face du village de Nueva-Gerona elle est encore de 210. Cette rivière, malgré sa largeur et sa profondeur, est très peu importante, et doit être considérée plutôt comme une grande lagune, que la mer remplit, puisque la marée, qui dans ces parages monte aux syzygies à 18 pouces, se fait sentir dans cette rivière jusqu'au ruisseau de *las Animas*.

La troisième rivière, *Santa-Fé*, prend sa source dans une savane à une demi-lieue au nord de la montagne appelée *Daguilla*, et passe à un quart de lieue à l'ouest du village de *Santa-Fé*. Plusieurs ruisseaux s'y jettent et nourrissent ses eaux auxquelles vient se joindre aussi la rivière de *los Almacigos*. Dès ce confluent, la rivière de *Santa-Fé* coule à peu près E. N.-E. jusqu'à son embouchure qui se trouve à une lieue et demie de la pointe de *Fuera*.

Les autres rivières de quelque considération sont au nombre de six : *las Piedras*, *Guayabo*, *Jagua*, *San Pedro*, *la Siguanea* et la rivière de *los Indios*. Parmi les ruisseaux on distingue : *Manjuaries*, *Santiago*, *Guanaña*, *Grande*, *de las Tunas*, *de la Siguanea*, *Itabo* et *San-José*.

Entre les montagnes nous devons rappeler et citer les suivantes, selon leur ordre de hauteur. *Sierra de la Canada*, dont la hauteur est de 1655 pieds au-dessus du niveau de la mer, et de 1555 au-dessus de sa base. Cette base a une lieue d'étendue, dans la direction N.-O. S.-E., et est couverte de pins jusqu'à la crête, qui est d'un accès facile du côté du nord. La *Daguilla*, hauteur 1476 pieds et 1290 au-dessus de sa base. La

Sierra de Caballos, 1074 pieds. *Las Sierras de Casas*, 1055. Les montagnes de moindre élévation sont *los Cerros de San-Pedro, del Monte, de Lacunaga, de Mal-Pais, del Agi, de la Manigua*, etc. ; *las Sierras de la Ceiba, de San-José, del Columpo, de la Bibijagua*, etc.

Le port *Francès*, déjà cité pour le plus important, consiste dans une petite baie située entre la pointe de *Pedernales* et la petite langue de terre de la *Rancheria*. Au S. S.-O de cette pointe, à la distance de 360 pieds, on aperçoit un petit îlot de la longueur de 72 pieds, N.-E. et S.-O., et de 210 pieds dans la direction N. et S., latitude N. $21^{\circ} 36' 57''$, longitude O. $76^{\circ} 10' 33''$ ($84^{\circ} 48' 18''$, méridien de Paris). Entre cet îlot et la terre il n'y a qu'un pied d'eau.

Ce port est vaste et assez profond pour admettre toute espèce de navires marchands, mais les bâtimens ne peuvent mouiller à l'entrée que six brasses d'eau, ni trop avant dans l'intérieur par deux brasses, parce que, dans l'une et l'autre place, le fond se compose d'un banc de roches unies, dont les gerçures profondes occasionnent la perte des ancres. Au milieu, par trois brasses d'eau, il y a un mouillage de sable et de pierres.

Ce port se trouvant entouré, par la partie ouest, de récifs à fleur d'eau, qui commencent à la pointe de *Pedernales*, et se dirigent vers le nord, il faut, pour arriver au mouillage indiqué, se diriger sur le petit îlot mentionné plus haut de la *Rancheria*, et, suivant ensuite le S. S.-E., jeter l'ancre à une demi-lieue de distance.

Ce havre est à l'abri des vents du S.-E. et N.-E. ; mais n'est point défendu de ceux du troisième et quatrième quart de l'horizon. Ceci est un des motifs qui

doivent engager les marins à mouiller le plus en dehors possible de la baie , afin de pouvoir sortir promptement en cas d'être surpris par ces derniers vents. Les goëlettes et autres petites embarcations peuvent au besoin se réfugier derrière l'îlot du cap *Francès* , où il y a deux brasses d'eau et un fond de vase , entrant par la partie nord qui a huit pieds d'eau.

La baie de *la Rancheria* est fermée du côté de l'ouest par des récifs , qui entre eux n'ont de profondeur que pour des chaloupes. *La Caleta-Grande*, *el Infierno*, *el Jorobabo*, *el Diablo*, *Carapachivey* et *Agustin Jol*, sont les seuls autres ports dignes d'être cités.

Cette île fut long-temps le repaire des pirates , motif qui , joint à sa position avantageuse et à son importance , décida , en 1827 , le général Vives , alors gouverneur de Cuba , à la peupler. A cet effet , une colonie fut fondée en 1828 , et prit le nom de *la Reina-Amalia*. Elle est située dans la partie nord de l'île et occupe un espace de près de cinq lieues carrées , réparties en lots aux colons admis dans l'île. La partie de la côte appartenant à cet établissement s'étend depuis la pointe de *Lindero* , jusqu'à la deuxième de *Salinas* , environ trois lieues trois quarts. Le chef-lieu de cette petite colonie est *Nueva-Gerona* , village situé sur le bord occidental de la rivière de *Sierra de Casas* , à trois quarts de lieue de son embouchure , entre les deux montagnes de *Caballos* et de *Casas* ; lat. N. $21^{\circ} 54' 15''$, long. occid. de Cadix , $76^{\circ} 27' 26''$ ($85^{\circ} 5' 11''$, méridien de Paris). On y comptait , en 1832 , cinquante-une maisons particulières , parmi lesquelles on distingue le gouvernement , la caserne , l'église , l'hôpital , le magasin du roi , etc. Une batterie protège le port et

les principaux établissemens, et un petit navire de guerre entretient les communications avec Cuba.

Il est la résidence du commandant militaire et politique qui gouverne toute l'île, et d'un administrateur des rentes royales. Il y a en outre un médecin, une pharmacie, 45 soldats et 29 galériens. Population : 76 blancs, 45 soldats, 29 galériens et 21 noirs ; total : 171 personnes.

Le village de *Santa-Fé*, fondé en 1804, est situé à trois lieues trois quarts S. S.-E. de *Nueva-Gerona*, et à un quart de lieue à l'ouest de la rivière du même nom. Il contient 7 maisons et une petite église bâtie en 1810. Mais depuis la fondation de *Nueva-Gerona*, on ne trouve que trois maisons habitées par 13 blancs, 7 mulâtres et 3 esclaves, en tout 23 personnes. Il serait à désirer cependant que ce lieu prospérât, à cause des avantages qu'offre le bain thermal de *Santa-Fé*, éloigné seulement d'un quart de lieue à l'ouest de ce village.

La population de toute l'île consistait, en 1852, savoir :

Blancs de toutes classes.	211	} 256
Soldats.	45	
Galériens.	29	
Mulâtres libres.	31	
Nègres libres.	44	} 111
<i>Idem</i> esclaves.	67	

TOTAL. 427 individus.

répartis dans les deux villages ci-dessus et sur environ trente établissemens ruraux où l'on élève des bestiaux.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES
GÉOGRAPHIQUES, ETC.

EXTRAIT *d'une lettre du prince MALEK KASSEM MIRZA,*
membre de la Société.

Téhran , le 6 mai 1856 , 22 Moharrèm 1252 de l'hégire.

MESSIEURS ,

Je me suis occupé d'un travail qui, j'espère, sera agréable à la Société. J'ai fait la levée de la route de Mecher à Tabriz , par Bognord et le Gullidagh , où sont les sources de la rivière de Gourgan : là se trouve le campement de la tribu turkomane nommée Geuklan. J'ai suivi cette rivière jusqu'à son embouchure dans la mer Caspienne. A deux lieues de distance l'on voit les ruines de l'ancienne ville de Gourgan ; avant d'y arriver , l'on trouve le monument à angles aigus de Kaboos ; il est un des plus magnifiques de la Perse par l'élévation du dôme. J'ai ensuite traversé le Magendarran par une route qui ne peut être connue aux voyageurs européens , passé le Guilan , et j'ai fait des notes sur cette antique contrée , qui vous intéresseront sans doute.

Comme j'ai l'espoir de voyager en Europe , je me réserve le plaisir de remettre moi-même cette carte à la Société.

Je profite du départ de l'ambassadeur d'Angleterre, M. Ellis, pour vous écrire ; croyez, je vous prie, que je serai enchanté de visiter la Société de géographie, et de connaître les savants qui en font l'ornement.

Que Dieu accorde tout ce qui peut favoriser vos desirs ; le mien, messieurs, serait de m'entretenir avec vous.

EXPLORATION DE LA GUYANE. — *Extrait d'une lettre de*
M. LEPRIEUR.

M. Leprieur, pharmacien de la marine, chargé de la mission de reconnaître le cours et les sources du *Maroni*, dans la Guyane centrale, avait déjà fait, en 1832, de vains efforts pour réussir dans sa difficile et périlleuse entreprise. Après un voyage de quinze mois, au milieu des forêts vierges équinoxiales et de tous les accidents d'un pays magnifique, d'une nature riche autant que sauvage, après avoir couru les plus immenses dangers, et vu tomber malade tous les hommes qui l'accompagnaient, il avait été forcé de revenir à Cayenne sans remplir sa mission.

Loin d'être découragé par l'insuccès de son premier voyage, insuccès dû à des circonstances tout-à-fait étrangères à sa volonté, cet intrépide voyageur vient d'en entreprendre un second qui, malheureusement pour les sciences naturelles et la géographie, n'a pas eu une meilleure réussite. Nous donnons ici l'extrait d'une lettre adressée au docteur Montagne, dans laquelle sont racontés les derniers événements qui l'ont arrêté dans son exploration au moment où, voguant

sur le beau fleuve *Maroni*, il se croyait certain du succès le plus complet.

« Pendant plusieurs mois de séjour sur le *Haut-Oyapok*, j'ai fait plusieurs tentatives infructueuses pour atteindre le haut du *Maroni*; j'en suis toujours revenu excédé de fatigue, manquant de vivres et plus ou moins malade. Voyant que je me consumais en vains efforts pour franchir la ligne de partage des deux bassins, je me suis décidé, non sans peine, à prendre la route que les Indiens suivaient autrefois; c'était l'époque des plus fortes pluies, et j'eus un mal infini à remonter le *Camopi*, et surtout à me rendre avec tous mes effets et mes malades de cette rivière sur les bords de l'*Orini*, tributaire du *Maroni*. C'était là que je me proposais de construire les canots dont j'avais besoin pour naviguer sur ce fleuve que je devais reconnaître en le remontant jusqu'à ses sources.

Arrivé sur l'établissement *Emerillau* (tribu indigène), je laissai d'abord reposer mes gens pendant quelques jours, après quoi je les mis tous à l'ouvrage; il s'agissait de préparer des provisions et de construire des canots, et tout le monde avait de la besogne. Je pensais qu'il me faudrait peu de temps pour terminer ces préparatifs; mais quelques hommes tombés malades, quelques autres forcés d'abandonner les travaux pour assurer notre nourriture journalière, furent cause que je ne pus être prêt à partir que vers la fin de juin. Le 17 juillet 1836, je fis mon entrée sur le *Maroni*. Lorsque j'eus atteint ce beau fleuve qui coule lentement à travers un pays superbe, je me crus sauvé; je croyais que désormais aucun obstacle ne viendrait s'opposer au succès de mon entreprise; mais quelle était mon erreur!

» Ma course sur le *Maroni* ne fut pas longue. Arrivé un peu au-dessous de l'embouchure de la rivière Arawa, sur les bords de laquelle je me proposais de coucher, je rencontrai des nègres marrons, échappés de Surinam, qui me dirent qu'ils étaient venus sur ce point pour faire des provisions de gibier et de poisson. Ils m'accostèrent avec précaution et en arborant comme moi un pavillon blanc en signe de paix. Ils ne déposèrent au fond de leur canot les fusils dont ils étaient munis que quand ils virent que je ne touchais pas aux miens. Ils vinrent me rejoindre sur un petit rocher nu, situé au milieu du fleuve; et là, après avoir vainement essayé de nous entendre dans les idiomes africains que je connaissais, nous fûmes assez heureux pour qu'ils comprissent la langue des Indiens Rancougennes que parlait un des hommes de cette nation qui m'accompagnait. Nous quittâmes alors le point où ils étaient venus nous rejoindre, pour nous rendre sur un petit îlot où ils étaient établis. A peine arrivés à terre, ils me proposèrent de nous tirer mutuellement du sang, puis de le mêler avec de l'eau que nous boirions en signe d'alliance.

» Cette coutume, que je connaissais depuis long-temps, est un engagement sacré de ne se faire aucun mal. Je n'hésitai donc pas à y consentir, d'autant plus qu'un refus de ma part aurait pu entraîner les plus fâcheuses conséquences et me coûter même la vie. La nuit se passa tranquillement, mais sans sommeil, comme on le pense bien, les deux camps étant sur le qui vive et se surveillant mutuellement. Le lendemain ils m'engagèrent à venir à leur établissement principal pour voir les chefs qui y étaient, et sans le bon vouloir desquels je ne pouvais remonter le *Maroni*, que leurs canots parcouraient continuellement; je m'y rendis et j'y

fus bien reçu et parfaitement traité. A peine les cérémonies de ma bienvenue furent-elles terminées que je m'occupai d'acheter des vivres et des canots légers qu'ils font fort bien.

Pressé de continuer mon voyage, j'avais déjà obtenu et payé huit guides qui devaient venir avec moi jusqu'aux sources du *Maroni* et du *Parae*, quand soixante-dix hommes d'une tribu aussi révoltée, qui commerce avec celle chez laquelle je me trouvais, vinrent demander ma tête, furieux de ce que ces nègres, qu'ils tenaient sous leur dépendance, allaient, par mon arrivée, se soustraire à leur joug et à leurs vexations. Je fus bravement défendu et mes hôtes réussirent à m'arracher de leurs mains; mais mes effets furent pillés, et je m'estime heureux d'en avoir été quitte à si bon marché. Pendant six jours entiers je croyais voir le moment où je serais forcé de me brûler la cervelle pour éviter de tomber vivant entre leurs mains. Dans l'état de dénuelement complet où j'étais, privé de mes instruments, il ne m'était plus possible de continuer ma route. J'ai donc été forcé de retourner à Cayenne, d'où je vous écris ces lignes. »

LETTRE d'un missionnaire américain communiquée par
M. WARDEN.

Au quartier-général de Colorado, Rocky-Montains, ou Montagnes
rocheuses, le 11 juillet 1836.

Nous laissâmes le comté d'Oneida, État de New York, le 1^{er} février dernier, voyageant par terre jusqu'à Pitts-

burg, 500 milles de distance, que nous atteignîmes le 1^{er} mars. A Cincinnati, nous rencontrâmes le docteur Whiteman et sa femme, du comté d'Ontario, État de New-York, et nous arrivâmes le 7 avril à Liberty (État de Missouri), ville la plus occidentale sur la rivière du même nom, où peu de jours après nous fûmes joints par le frère Gray d'Utica (État de New-York). De Pittsburg à cette ville, distante de 1500 milles, nous eûmes un agréable voyage; quelques uns d'entre nous partirent de Liberty le 27 avril, et le reste le 1^{er} mai, avec deux charrettes, 17 bêtes à cornes, 19 chevaux et mulets. Au camp de Leavenworth, à 50 milles de Liberty, nous entrâmes dans la grande prairie qui s'étend jusqu'à l'océan Pacifique vers l'Occident, et parcourt, nord et sud, un espace de plusieurs mille milles; depuis lors nous n'avons eu que la terre pour chaises et pour table, et quelques couvertures pour lit. Avec la grâce de Dieu, cependant nous nous sommes passablement préservés du froid et de l'humidité.

Le 19 mai, nous atteignîmes le village d'Otoé, à l'embouchure de la rivière Plate, à 500 milles de distance du fort de Leavenworth; nous y trouvâmes le révérend M. Merrill, missionnaire baptiste, et M. Case, qui y sont établis, et chez lesquels nous fûmes généreusement reçus pendant que nous faisons expédier nos bagages.

La Plate, comme son nom l'indique, est très large et peu profonde, elle a environ un mille de largeur; nous la traversâmes dans des canots de peaux. La compagnie américaine pour les fourrures, sur la protection de laquelle nous comptons pour traverser les montagnes, avait déjà une avance de cinq jours sur nous à leur départ de Concil-Bluff; leurs bêtes de somme

étaient en bon état, tandis que les nôtres avaient déjà fait 500 milles de marche forcée; mais leur avance nous fut avantageuse, car ils faisaient des ponts et préparaient les routes. Nous atteignîmes la compagnie en quatre jours et demi; nous passâmes la Plate au nord, et, le 13 juin, arrivâmes au fort Williams, au pied de de Blackhill (colline noire), à 600 milles de l'embouchure de la Plate. Après avoir passé huit jours au fort, nous le quittâmes le 21, et suivîmes le bord méridional de cette rivière la distance de 140 milles; nous la traversâmes encore au nord jusqu'à Colorado le 2 juillet. Les eaux de la Plate, Colorado, Colombia et celles de Yellow-Stone (pierre jaune), prennent leur source à peu de milles l'une de l'autre; les deux premières s'entrejoignent jusqu'à la distance de 20 ou 50 milles. En quittant les eaux de l'Atlantique, nous trouvâmes celles de la mer Pacifique à 6 ou 7 milles sans traverser de montagnes.

Du fort Williams au pied des montagnes, notre route a été pénible, mais rien en comparaison de ce qu'on peut attendre en passant les Rocky-Montains. Nous rencontrâmes souvent des collines en côtoyant le bord des rivières ou en passant d'une rivière à une autre; mais il nous semblait que nous descendions autant que nous montions, jusqu'au 1^{er} et 2 juillet, que nous aperçûmes de la neige qui nous convainquit que nous étions très élevés. Depuis le 11 juillet nous n'avons pas cessé d'en voir sur le sommet des montagnes. Nous avons réussi à voyager aussi loin en charrettes, et nous espérons venir à bout de les conduire jusqu'à notre destination.

Du fort Willams, la route passe à travers des prairies bien fournies d'herbages dont nous avons peu

trouvé depuis notre départ du fort. Nos bêtes avaient beaucoup souffert, et étaient très maigres. Depuis plusieurs jours, avant d'arriver au fort, nous n'avions aperçu aucun vestige de bois. Nous employâmes pour notre feu de la fiente de buffle, qui fait un feu très chaud quand elle est sèche, et depuis le 1^{er} de juin, nous n'avons eu d'autre nourriture que la chair de cet animal.

A quelques jours de distance de cette place, on ne trouve plus ni buffle ni gibier; pour remédier à cet inconvénient, nous avons fait sécher de la viande pour le voyage. L'eau de ce côté des montagnes est bien meilleure que celle de l'est, et la plus pure que j'aie jamais bue.

La compagnie à laquelle nous nous joignîmes consistait en 90 hommes, 260 bêtes, des mules pour la plupart, et pesamment chargées. Nous trouvâmes dans ce camp environ 300 personnes, et trois fois autant d'animaux employés par la compagnie des fourrures, et près de 2,000 Indiens, Snackes, Bonnales, Flat-heads et Nez Percés, le capitaine Steward, riche Anglais, et M. Seileim; un Allemand voyageant pour son plaisir et faire des découvertes.

L'ordre du camp était ainsi: se lever à trois heures et demie du matin, et rassembler les bêtes; se mettre en marche à six, se reposer à onze; repartir à une heure; camper à six, et laisser paître nos animaux jusqu'à huit heures. Nous avons reçu le plus aimable accueil de la compagnie.

Nous arrivâmes au quartier-général le 6 juillet, à seize jours de marche du fort Green. Nous partirons dans quatre ou cinq jours pour le fort Wallawalla sur la Colombia, où nous espérons arriver le 1^{er} sep-

tembre. Nous accompagnerons les Nez Percés, ou nous suivrons le camp du capitaine Mac Leod, un commerçant anglais pour les fourrures.

D'après les informations des Indiens et des blancs, nous nous fixerons probablement à la distance de deux jours à l'est de Wallawalla, village le plus près des Nez Percés.

A Wallawalla (1), nous apprîmes qu'il nous serait facile de nous procurer tout ce qui est nécessaire à la vie, une grande quantité de grains et de bestiaux s'y trouvant.

A Vancouver, à cinq jours de distance de Wallawalla, en descendant la rivière, et dix en la remontant, se trouve un grand établissement, un moulin et plusieurs ateliers; ils possèdent 6 à 700 bêtes à cornes, et récoltent plusieurs mille boisseaux de grains par an. Nos frères les méthodistes sont heureusement établis à Lees près Vancouver.

Nous sommes maintenant parvenus à la distance de 52,000 milles, il nous en reste encore 700 à faire. Deux jours avant d'arriver au camp, 12 ou 15 Nez Percés vinrent au-devant de nous, et nous reçurent cordialement. A la nuit, nous eûmes une conversation avec eux. Nous leur dîmes que nous avions laissé nos amis, notre patrie, et fait plusieurs centaines de milles pour vivre avec eux, leur enseigner le bien, leur apprendre à connaître Dieu, et à vivre comme les blancs. Nous parlions quatre langues : l'anglais, l'iroquois, le flathead et le nez percé. Ils nous répondirent qu'ils étaient heureux de nous voir; qu'ils savaient mainte-

(1) Wallawalla, affluent de la Colombia, qui s'y jette au-dessous de celui de Lewis.

nant que le docteur Whetman disait la vérité, puisqu'il était venu comme il l'avait promis.

En approchant du camp, les Nez Percés s'avancèrent en grand nombre. Nous sûmes qu'ils avaient témoigné beaucoup de joie en apprenant notre arrivée. Ils venaient par centaines nous féliciter, entouraient nos femmes, qui étaient les premières qu'ils eussent vues; quelques unes des leurs les saluaient par un baiser; ils admiraient beaucoup nos animaux domestiques.

Nous eûmes une autre conversation avec les Indiens. Ils nous dirent qu'ils étaient accourus pour nous conduire dans leur pays, et remercier Dieu de nous avoir vus. Un des chefs vint nous rendre visite, et nous fit présent d'un beau cheval. Il nous apprit que le lieu choisi par M. Parker ne nous convenait pas, n'y ayant pas de bois; mais qu'à deux jours de marche, à l'est, il s'en trouvait une grande quantité, et peu de neige.

Les Indiens se donnent beaucoup de peine pour nous enseigner leur langue; quelques uns parlent assez bien l'anglais. C'est une race vraiment intéressante. Ils observent le dimanche. Les peuplades du nord les appellent Indiens chrétiens.

Le 16 juillet, nous nous sommes établis confortablement au camp de MM. Mac Leod et Mac Cox, qui promettent de nous fournir toutes sortes de graines, de fruits, d'ustensiles aratoires, de vêtements, etc., à Wallawalla ou à Vancouver, à un prix très modéré.

EXTRAIT d'une Notice sur le Texas, publiée au Mexique en 1835, par don Juan Almonte, et traduite par M. le colonel AMOROS.

Le Texas est situé entre le 17° et le 25° degré de longitude à l'ouest de Washington. Il est borné au N. par le territoire d'Arkansas, à l'E. par l'état de la Louisiane, au M. par le golfe du Mexique et l'état de Tamaulipas, à l'O. par l'état de Coahuila et le territoire du Nouveau-Mexique.

Lors de l'indépendance du Mexique, le Texas resta sous le gouvernement d'Iturbide : plusieurs autres gouverneurs se succédèrent, et le dernier fut le colonel Tres-Palacios. Quand la nation mexicaine se fut constituée en gouvernement fédéral, le Texas fut réuni à Coahuila, et l'on forma de ces deux provinces ce que l'on connaît aujourd'hui sous le nom d'état de Coahuila et Texas. Cette dernière province renferme trois départemens, ceux de Bejar, de Brazos et de Nacogdoches.

Près de la mer le terrain est uni ; il est accidenté vers le milieu, et il est très montagneux au-delà. Les rivières qui l'arrosent se rendent au golfe du Mexique, et les principales sont : la Sabine, le Natchès, la Trinidad, le Brazos, le Colorado et le Guadalupe. Les productions les plus importantes sont le blé, la canne à sucre, l'olivier, la vigne, la pomme de terre, le coton, le tabac, le maïs ; on exporte des bois, des peaux, des viandes salées. Les mines d'argent, de cuivre, de fer et de plomb, que l'on trouve au nord, ne sont pas encore exploitées.

Le département de Bejar a dix mille lieues carrées; son chef-lieu est San-Antonio de Bejar : on y trouve trois autres villes principales : Goliad, Victoria et San Patrizio.

San-Antonio est situé à 48 lieues de la côte : le meilleur port est celui de Copano, où l'on pourrait recevoir cent bâtimens; on trouve sur la barre de son entrée 15 à 18 pieds d'eau. Deux autres petits ports, celui de Corpus-Christi et Sabinito peuvent recevoir des navires qui ne tirent que six pieds d'eau.

L'étendue du département de Los Brazos est de 5,400 lieues carrées; le chef-lieu est San-Philippe d'Austin : les autres principaux lieux sont Matagorda, Gonzalez, Harisburgo, Brazoria, Columbia, Mina et Velasco.

San-Philippe, fondé en 1824, est sur la rive gauche du Brazos; le climat en est froid et l'on y respire un air sain. Matagorda est bâtie près de l'embouchure du Colorado; sa population et son commerce augmentent journellement : les cotons et les pelleteries forment les principaux articles de ses exportations. Ce département a deux autres ports, celui de Brazoria et celui de Galveston, qui est le mieux situé et le moins éloigné de la Nouvelle-Orléans.

Les deux principales rivières de cet arrondissement sont navigables, celle de Los Brazos jusqu'à 300 milles de son embouchure, et celle de Colorado jusqu'à 150 milles.

Le département de Nacogdoches est plus rapproché

de la Sabine ; sa surface est de 5,600 lieues carrées, le chef-lieu porte le même nom. Les autres villes sont San-Agostin, Libertad, Johnsburg, Anahuac, Bevilla, Teran et Tanaha.

Près des trois quarts du territoire de ce département appartiennent à une compagnie de New-York, qui les a achetés du gouvernement de Coahuila et Texas : on les connaît sous le nom de terres de la compagnie de la baie de Galveston. Cette concession a attiré dans le pays un grand nombre d'émigrants des États-Unis, et cette nouvelle population devient chaque jour plus nombreuse que l'ancienne.

En 1854, la population des trois départements du Texas était répartie entre eux de la manière suivante :

	POPULATION BLANCHE.	INDIENS.	TOTAL.
Bejar.	4,000	9,900	13,900
Brazos.	8,000	900	8,900
Nacogloches.	9,000	4,500	13,500
	<hr/> 21,000	<hr/> 15,300	<hr/> 36,300

EXTRAITS du *Liberia herald*, communiqués
par M. Warden.

Le 22 mars, l'agent de la colonie de Liberia ayant appris qu'une ville appartenant à la tribu de Dey avait été saccagée et brûlée, et les habitans faits prisonniers, expédia un messager pour demander une entrevue aux

commandants des vainqueurs. Le 24, le messager revint avec *Snamby*, accompagné d'une escorte de 40 hommes bien armés. Ce dernier, premier chef du roi *Boson*, et Mandingo de naissance, est d'une grande taille, bien fait, et âgé d'environ trente-cinq ans. Son habillement consistait en une espèce de chausses descendant jusqu'aux genoux, une tunique qui laissait les bras découverts, et un bonnet de peau de léopard; il portait d'une main une lance, de l'autre une queue de cheval, surmontée d'une petite sonnette; il se servait de cette queue pour communiquer ses ordres. Il déclara que le pillage était le but principal de la guerre. L'agent de la colonie, profitant de l'avis du consul, nomma MM. James Brown et Charles Snetter, commissaires, pour accompagner *Snamby* à *Boson*, lui offrir un présent, exprimer ses regrets sur le triste état du pays, et faire connaître les avantages de la paix pour tous les partis.

Dans le pays de Gallenas, *Amurah*, chef intelligent, ambitieux et puissant par ses propres ressources et ses nombreux esclaves, s'est maintenu pendant deux ans contre le roi *Sharkar* et ses forces combinées. Il y a environ un an qu'il fut joint par son beau-fils, un des chefs des îles *Scherbro*. Ces deux hommes ont vaincu les troupes de *Sharkar*, et sept ou huit cents Mandingoes qui s'y étaient réunis. On dit qu'*Amurah* s'est rendu maître des avant-postes, et qu'il a porté ses armes jusqu'à la capitale de *Kendermah*.

Le 12 avril, le brick *Luna* arriva dans la rade de Liberia ayant à bord 82 émigrés des États-Unis, qui

doivent se fixer sur la côte , dans une ville nommée *Marshall*, en l'honneur de feu Marshall, ci-devant premier juge des États-Unis.

Commerce des esclaves.

Sur une étendue d'une centaine de milles , à partir de Bassa-Cove , district de Monrovia, il y a dans ce moment quatre comptoirs pour la traite des nègres, dont l'un n'est qu'à 18 milles de cet établissement. La colonie en ressent les résultats d'une manière cruelle, car le prix du riz est tellement augmenté qu'il est impossible de s'en procurer. Ces trafiquants en chair humaine ont donné un mousquet pour 4 croos de ce grain, dont le prix est de 6 dollars.

La Société de colonisation de New-York a adressé un Mémoire au gouvernement des États - Unis pour l'engager à protéger les colonies américaines sur les côtes d'Afrique au moyen de bâtiments armés qui croiseront dans ces parages, et mettront fin à l'odieux trafic de la traite des Noirs.

D'après le *Liberia herald* du 15 avril 1836, M. Davis, revenant d'une excursion dans l'intérieur du pays, rapporte qu'il y a un volcan en activité dans une direction Est de Bo-Poroh, mais à une grande distance au-delà ; il jette continuellement de la fumée et des flammes.

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 3 mars 1857.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Société asiatique de Calcutta adresse la 1^{re} partie du tome XX de ses *Asiatic Researches*.

M. J. Van-Wyk-Roelandzson, membre de la Société, à Campen, lui annonce qu'après de nombreuses recherches, il vient enfin de retrouver le journal autographe de Roggeveen, dans les archives de l'ancienne Compagnie des Indes-Occidentales. M. Van-Wyk s'empresera d'offrir à la Société une traduction française de ce précieux manuscrit, dont la Société zélandaise des arts et des sciences prépare en ce moment la publication.

M. le baron d'Hombres (Firmas), membre de la Société, correspondant de l'Institut, adresse une notice sur la rivière de Cèze et sur la cataracte de Sautadet, et il offre à la commission centrale de concourir à la formation de son musée, en lui envoyant les doubles de la collection géologique qu'il a formée. La commission

accepte avec reconnaissance l'offre de M. le baron d'Hombres, et elle lui vote des remerciements.

M. de la Pylaie annonce qu'il va interrompre ses recherches, en France, sur l'archéologie géographique, pour visiter les possessions françaises de la côte septentrionale d'Afrique, et il témoigne le désir de recevoir quelques instructions de la Société. MM. Walkenaer, Jomard et d'Arvezac, sont priés de préparer une série de questions pour ce voyageur.

M. Jomard annonce le retour de M. Lefebvre, ingénieur civil, qui vient d'accomplir plusieurs excursions géographiques et minéralogiques dans les déserts compris entre le Nil et la mer Rouge, entre les parallèles de Soueys et de Cosseyr. Il a constaté l'existence d'un immense dépôt d'albâtre oriental nouvellement découvert et maintenant exploité par ordre du gouvernement égyptien. Cette carrière n'est située qu'à 7 lieues de Beny-Soueyf et à sa hauteur. Elle porte les traces d'une ancienne exploitation, mais cette position est distincte de celle d'Alabastron-Folis comme dans la géographie ancienne. M. Lefebvre a visité le Mont-Sinaï dans le plus grand détail, et il a fait de nombreux relèvements à la boussole.

Le même membre annonce l'arrivée de M. Dubois, qui a parcouru pendant sept ans le Caucase, l'Arménie et la côte des Abazes, et qui est recommandé particulièrement par M. de Humboldt, dans une lettre du 9 janvier dernier, comme un homme plein de courage et d'habileté. M. Dubois a fait un très grand nombre d'observations, de relèvements et de dessins des anciens édifices, en outre de ses observations géologiques. M. Eyriès fait observer que les Annales des voyages de

l'an dernier renferment deux mémoires de M. Dubois sur ses voyages en Arménie.

M. Walckenaer annonce le retour en France de M. Texier, après un voyage de plusieurs années dans diverses contrées de l'Orient.

Le même membre annonce que la Bibliothèque Royale vient de faire l'acquisition d'un manuscrit précieux des petits géographes grecs.

M. de Santarem continue la lecture de son mémoire sur les voyages d'Améric Vespuce. Cette lecture donne lieu à diverses observations de M. Walckenaer ; elles ont pour but de justifier Améric Vespuce de quelques imputations qui lui ont été faites, et d'indiquer à M. de Santarem plusieurs documents authentiques et récemment publiés qu'il lui serait peut-être utile de consulter pour modifier quelques parties de son travail et pour le compléter.

Le tome V du Recueil des mémoires est déposé sur le bureau, et MM. les membres de la Société sont invités à faire retirer leur exemplaire.

Séance du 17 mars 1857.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le comte de Montalivet, intendant-général de la liste civile, annonce à M. le président que le Roi vient de l'autoriser à mettre à la disposition de la Société une somme de 1,000 francs, à titre d'encouragement, pour l'année 1857. La Commission centrale apprend avec une vive reconnaissance ce nouveau témoignage de la bienveillante protection de Sa Majesté.

M. Jomard entretient l'assemblée au sujet d'un ancien

atlas hydrographique portugais , provenant de la bibliothèque de Rosny. Cet atlas , composé de vingt cartes manuscrites , date du xvi^e siècle , et est de la plus belle exécution. Cinq cartes sont consacrées à l'Asie , six à l'Afrique et huit à l'Amérique. Il en sera rendu un compte plus détaillé.

M. Eyriès , au nom d'une commission spéciale , présente un résumé de son rapport sur le concours relatif au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie , faite dans le cours de l'année 1854. D'après les conclusions de la Commission , ce prix sera décerné à M. le capitaine Back pour son dernier voyage dans les régions arctiques.

M. Albert Montémont lit une notice sur les mœurs des Tudas.

M. le vicomte de Santarem lit la suite de ses observations sur Améric Vespuce.

La Commission centrale fixe le jour de l'assemblée générale au 7 avril prochain , et décide qu'il y aura une séance particulière le 31 mars , pour prendre connaissance des diverses communications qui devront être faites à l'assemblée générale.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ :

Séance du 17 mars.

M. le baron de GEBLAR Y THER.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ ,

Séances des 3 et 17 mars.

Par la Société asiatique de Calcutta : Asiatic Researches, 20^e vol., 1^{re} partie. — Par M. L. Cortambert :

Voyage au pays des Osages. Un tour en Sicile ; 1 vol. in-8°. — *Par M. Gabriel Lafond* : Guide de l'assureur et de l'assuré en matière d'assurances maritimes, etc., 1 vol. in-8°. — *Par M. Featherstonhaugh* : Report of geological reconnaissance made, in 1835, by the way of greenbay and the Wisconsin territory, to the coteau de prairie, an elevated ridge dividing the Missouri from the St.-Peter's river, by G.-W. Featherstonhaugh. Printed by order of the senate, 1 vol. in-8° avec cartes. — *Par M. Daussy* : Table des positions géographiques des principaux lieux du globe, un vol. in-8°. — Sur l'influence de la pression atmosphérique sur le niveau moyen de la mer, 1 broch. in-8°. — *Par M. Riezi* : Description de l'Océanie, 40° à 58° livraison. — *Par M. Eugène A. Vail* : Réponse à quelques imputations contre les États-Unis, énoncées dans des écrits et journaux récents, 1 broch. in-8°. — *Par les auteurs et éditeurs* : plusieurs numéros des Nouvelles Annales des Voyages, des Annales Maritimes, du Journal de la Marine, du Mémorial Encyclopédique, du Voyage Pittoresque en Asie, du Recueil Industriel, du Bulletin de la Société Élémentaire, du Journal des Missions Évangéliques, des Annales de la Propagation de la Foi, du Journal de la Littérature Française, et de l'Institut.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE NUMÉRO 39.

I^e SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Itinéraire des excursions faites par M. ADAM DE BAUVE pour l'exploration des Guyanes. (<i>Suite</i>).	129
Notice des ruines de Bargylia, par M. E. DE CADALVÈNE.	157
Découverte de l'Amérique.	161
Notice géographique sur l'île de Pinos, communiquée à la Société de géographie de Paris, par M. FRANCIS LAVALLÉE, vice-consul de France. Appendice à son mémoire historique, géographique et statistique sur l'île de Cuba.	166

II^e SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Extrait d'une lettre du prince NALEK KASSEM MIRZA à la Société.	173
Exploration de la Guyane.	174
Lettre d'un missionnaire américain, communiquée par M. WARDEN.	177
Extrait d'une Notice sur le Texas, publiée au Mexique en 1835 par Don Jouan, et traduite par M. le colonel AMOROS.	185
Extraits du <i>Liberia herald</i> , communiqués par M. WARDEN.	185

III^e SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Procès-verbaux des séances.	188
Membre admis dans la Société.	191
Ouvrages offerts à la Société.	<i>id.</i>

AVIS.

Ce bulletin paraît chaque mois, par numéro de 4 à 6 feuilles, faisant à peu près 60 feuilles par an, divisées en deux volumes in-8°; il est distribué *gratis* aux Membres de la Société.

On peut s'abonner sans être membre de la Société: le prix de l'abonnement est, dans ce cas, fixé, pour les deux volumes, à 12 francs, franc de port à Paris, 15 francs dans les départemens, et 18 francs à l'étranger.

On s'abonne chez ARTHUS BERTRAND, libraire de la Société de Géographie, rue Hautefeuille, n° 23, à Paris.

— On trouve à la même adresse le Recueil des Mémoires de la Société.

Prix du 1 ^{er} volume	13 fr.;	pour les membres de la Société.	7 fr. 50 c.
— du 2 ^e volume	13 fr.	idem	9 . .
— du 3 ^e volume	20 fr.	idem	10 . .

La Carte des Pachalicks d'Alep, Orfa et de Bagdad, qui fait partie du 2^e volume, se vend séparément chez M. PICQUET, quai Conti, n° 17; prix: 5 francs.

MM. LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ SONT INVITÉS A RETIRER LEUR EXEMPLAIRE AU SECRÉTARIAT.

— Tout ce qui est envoyé à la Société de Géographie doit être remis, *franc de port*, à M. le Président de la Commission centrale, rue de l'Université, n° 23.

MM. les Membres de la Société de Géographie sont priés de remettre leur adresse exacte au bureau de la Société.

S'adresser, pour les renseignements et les réclamations, à M. NOÏROT, agent de la Société.

— *N. B.* Les souscriptions pour les *Découvertes en Afrique et pour le PRIX ANNUEL destiné à la découverte la plus importante en géographie*, sont reçues à l'agence de la Société, et chez M. CHAPELLIER, notaire honoraire, trésorier de la Société, rue de Seine, n° 6, faubourg Saint-Germain.

LA BIBLIOTHÈQUE est ouverte aux Membres de la Société, de 11 heures à 4 heures, les dimanches et jours de fête exceptés.